

OPÉRA

Une Carmen audacieuse s'amène à l'Opéra de Montréal

Page E 6



CINÉMA

Un Coréen se penche sur le temps, l'espace et le silence

Page E 9



LE DEVOIR



CULTURE

F T A

Des pas lourds sur le sable

Denis Marleau ouvre le Festival de théâtre des Amériques avec sa première mise en scène d'un texte de José Pliya; ce n'est qu'un début...

Même séparés par quelques milliers de kilomètres, Denis Marleau et José Pliya parlent de leur rencontre (fortuite) avec la même chaleur. J'ai joint le dramaturge chez lui, en Martinique, par téléphone, et rencontré le lendemain le metteur en scène à deux pas d'ici: tous deux brûlent de projets communs. Ils nous présentent leur tout premier.

MICHEL BÉLAIR

Et, par-dessus tout, c'est d'un mélange de couleurs qui se vit mal encore de nos jours...

Quête identitaire

«À l'origine de ce projet, précise José Pliya, il y avait une commande de la Scène nationale de la Martinique. On me demandait un spectacle sur la quête identitaire des Caraïbes; pas étonnant que la première version de mon texte ait eu un caractère nettement sociologique... Mais peu à peu, je suis parvenu à présenter cette problématique de façon beaucoup plus intérieure, plus intime, pour arriver à la quatrième mouture qui est celle sur laquelle Denis [Marleau] a travaillé. Cette version, elle est passée par mes enfants qui fréquentent le système scolaire ici et qui s'interrogent; la quête identitaire transite en quelque sorte par eux puisque ma fille est métis. Qui est-elle? D'où est-elle? Quel camp choisir?»

Imaginez une plage de sable blanc, toute nue, au milieu des Caraïbes: le rivage du nouveau monde. Personne autour; que la mer. Le paradis...

Par là, pourtant, sont passés, des siècles durant, les sinistres bateaux des marchands d'esclaves puis de presque tous les grands empires coloniaux. Un «détail» comme un autre de l'histoire qui vient marquer, à des degrés divers, l'identité de ceux qui, par-delà les siècles, viennent enfouir ici leurs pieds dans le sable...

Ce n'est pourtant pas de ce passé douloureux que veut nous parler José Pliya dans *Nous étions assis sur le rivage du monde*, que Denis Marleau met en scène pour l'ouverture du douzième Festival de théâtre des Amériques (FTA), mercredi prochain. C'est d'aujourd'hui. C'est des traces que cette insupportable histoire a laissées sur l'identité de tous les habitants des Caraïbes.

VOIR PAGE E 2 : SABLE



SOURCE TVA FILM

C.R.A.Z.Y.

ou la vérité folle d'un amour fou

Dix ans après *Liste noire*, Jean-Marc Vallée fait revivre le Québec moderne d'autrefois dans *C.R.A.Z.Y.*, une œuvre ambitieuse et magique. *C.R.A.Z.Y.* aboutit sur nos écrans la semaine prochaine. Rendez-vous avec un vrai fou.

MARTIN BILODEAU

Il a 42 ans et resurgit dans le paysage du cinéma québécois une décennie après *Liste noire*, qui l'a fait connaître. Des téléfilms en anglais l'avaient d'abord parqué sous d'autres cieux. Puis, un projet complètement fou l'a contenu dans l'ombre pendant cinq ans. Pas étonnant qu'au bout de ce long processus, le fruit du labeur de Jean-Marc Vallée s'appelle *C.R.A.Z.Y.*

C.R.A.Z.Y., c'est d'abord un acronyme formé à partir des prénoms des cinq fils de la famille Beaulieu (Christian, Raymond, Antoine, Zachary et Yvan). C'est aussi le titre d'une chanson de Patsy Cline, dont Gervais (Michel Côté), leur papa mélomane, est un inconditionnel. Enfin, et surtout, c'est le maître mot de cette chronique folle, vertigineuse, magique, par laquelle Vallée nous fait revisiter le Québec «moderne» d'autrefois, depuis la Révolution tranquille jusqu'au lendemain du référendum de 1980.

Dans le film toutefois, on ne souffle mot de ces événements, inoculés dans le «système» d'une famille de la classe moyenne parquée en banlieue. Et si on peut lire dans cette histoire de répression, d'amour conditionnel et de libéra-

tion, la courbe sismique d'un pays en mutation, il reste que Vallée s'est avant tout penché sur les microfibres d'un tissu social québécois qu'on n'avait pas aussi bien palpé depuis *Les Bons Débarras*. «C'est un film très réfléchi, mais viscéralement intuitif, m'expliquait Vallée lors de notre récente rencontre. [...] Il a fallu cinq ans pour le structurer, mais en même temps, mon souci était d'atteindre la simplicité.»

Et dans cette simplicité, chèrement acquise, surgit la vérité. Celle d'une famille ordinaire qui, comme toutes les familles ordinaires, vit ses joies au grand jour et ses épreuves en vase clos. Derrière la porte des Beaulieu, il y a donc le brouhaha d'une famille modeste, dominée par un père et une mère (Danielle Proulx) qui rêgent à tour de rôle et distribuent à leurs cinq fils une affection aussi maladroite que sincère. Du lot se détache la figure de Zach (Marc-André Grondin), garçon pas comme les autres qui, pour préserver l'amour de son père, va refouler sa différence. L'enfant, puis l'adolescent et le jeune adulte vont ainsi livrer des batailles intérieures, mystifier le père, barber le grand frère (Pierre-Luc Brillant), défier Dieu, dans l'espoir d'apaiser leur tourment. Né une nuit de Noël, ce petit Jésus baptisé d'un nom de roi mage a aussi hérité de dons de guérisseur qui font la fierté de sa maman, une femme pieuse et superstitieuse qui va compenser le manque à gagner affectif qu'il ressent vis-à-vis de son père.

«Moi aussi je me sentais différent quand

j'étais jeune. Comme Zach, j'avais une tache de cheveux décolorés derrière la tête, et ma mère me répétait que j'étais spécial, que j'avais sûrement des dons. Je trouve ça beau de croire à ces choses-là, à ces petites magies-là. J'aime être accompagné de ça dans ma vie.»

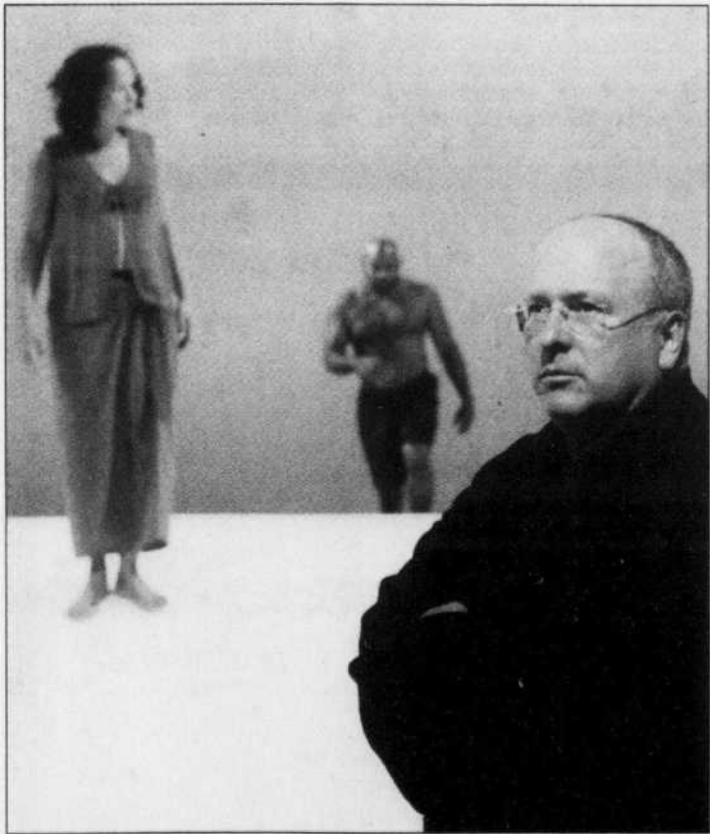
Avec humour, émotion, magie, Vallée raffine plan après plan sa reconstitution d'une famille en tous points fidèle à son modèle, pas si lointain, gardien des apparences, soudé par les sermons du curé et dont la progéniture était conçue dans la position du missionnaire.

«C'est un film sur la tolérance et l'amour, mais c'est aussi un hommage à la famille de la classe moyenne, résume Jean-Marc Vallée. Dans sa simplicité, dans sa quête de bonheur, dans sa souffrance, cette famille est très représentative de la classe moyenne de banlieue de l'époque et même, je pense, d'aujourd'hui.»

Vallée a écrit le scénario de *C.R.A.Z.Y.* en collaboration avec François Boulay, un ami de longue date, dont l'histoire personnelle a inspiré les grandes lignes de celle-ci. Père de deux enfants (dont Emile, sept ans, qui joue Zach enfant dans le film), le cinéaste a pour sa part prolongé et abouti des préoccupations soulevées dans ses courts métrages antérieurs (dont *Les Fleurs magiques*, qui déjà en 1994 mettait en vedette Marc-André Grondin). «Avec François Boulay, on s'est inspirés de nos backgrounds respectifs, de

«C'est un film très réfléchi, mais viscéralement intuitif»

VOIR PAGE E 2 : C.R.A.Z.Y.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

RENCONTRES EN GAVLE ROMAINE

EXPOSITION 17 MAI-9 OCTOBRE

POINTE-À-CALLIÈRE
Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
Montréal

350, place Royale
Vieux-Montréal
Tél. : (514) 872-9150
www.pacmusee.qc.ca

MUSEE GALLOROMAIN RHÔNE
Lyon - Fourvière - Saint-Jean - G2 - Vienne - 11 DÉPARTEMENT

Canadien AIR CANADA

PHOTO: JACQUES GRENIER

Culture

FIMAV

Un souffleur sans compromis

DAVID CANTIN

Dimanche soir au Festival international de musique actuelle de Victoriaville (FIMAV), les amateurs de jazz libre et survolté risquent d'être aux anges avec le Anthony Braxton Sextet, le Peter Brötzmann Chicago Tentet ainsi que le William Parker & The Little Huey Creative Music Orchestra en têtes d'affiche de cette 22^e présentation. Au total, 30 musiciens pour ces trois concerts dans la plus pure tradition du jazz d'avant-garde. La semaine dernière, on a joint le colosse de Wuppertal, en pleine tournée américaine, qui semblait en grande forme après un fructueux retour d'Europe.

Toujours aussi passionné, il faut croire que Peter Brötzmann fonctionne encore à plein régime. Depuis la hargne incontrôlable de *Machine Gun* en 1968, le saxophoniste et clarinetiste a parcouru un chemin sinueux en compagnie de musiciens aussi extraordinaires qu'Hamid Drake, Han Bennink, Peter Kowald ou encore Evan Parker. Cela fait déjà huit ans qu'il s'exerce avec son Chicago Tentet, un grand ensemble où les Mats Gustafsson, Ken Vandermark, Joe McPhee et Paal Nilssen-Love comptent d'ailleurs pour beaucoup. Comment, au juste, cette figure centrale du Globe Unity Orchestra en est-elle arrivée à mettre en branle un tel projet? «Depuis une bonne quinzaine d'années, je joue assez régulièrement aux États-Unis. Même si je vais souvent à New York, c'est la nouvelle scène de Chicago qui a sur-

tout retenu mon attention. Au départ, je ne savais pas que ce "tentet" allait fonctionner aussi longtemps. Pour un groupe de cette taille, huit ans, c'est déjà beaucoup. Désormais, on a atteint une superbe dynamique en improvisation», commente Brötzmann avec sagesse.

A entendre les deux albums parus sur étiquette Okkadisk en 2004, il est vrai que cet homme dans la soixantaine trouve un nouveau souffle avec ses neuf acolytes. De plus, le dialogue entre les musiciens semble plus fertile que jamais. Toujours selon l'enfant terrible du jazz allemand dans les années 60, «le "tentet" bouge constamment. Il y a aujourd'hui davantage de cuivres qu'au début, ce qui ajoute de nouvelles teintes à la musique. Pour cette tournée en Amérique, j'ai dit aux autres de mettre de côté les partitions. On se consacre entièrement à l'improvisation dans sa forme la plus pure. C'est ce qui, à mon sens, rend le jazz encore excitant». Par ailleurs, en quoi ce Chicago Tentet diffère-t-il des deux autres grands orchestres qui se succèdent lors du FIMAV?

«L'ensemble de William Parker explore davantage les racines des musiques noires américaines. C'est un big band absolument fantastique. Pour le Braxton Sextet, on a affaire à quelque chose de plus écrit et de plus européen en

matière d'approche. En ce qui a trait au "tentet", notre musique cherche à rendre cette difficulté de vivre dans un monde aussi perturbé que le nôtre. L'art, en général, demeure un acte de résistance humaine à notre époque», poursuit Brötzmann.

Lorsqu'on lui parle de l'état actuel du jazz, le saxophoniste allemand pose un regard plutôt optimiste sur ce genre qu'il défend toujours avec vigueur. Comme il se plaît à le répéter à l'autre bout du fil, «il ne faut jamais sous-estimer la puissance des médias. Ce sont eux qui gouvernent les lois du marché. Je sais très bien que je ne vendrai jamais des millions d'albums, mais là n'est pas le but. La situation, en ce moment, est peut-être plus fragile en Europe qu'aux États-Unis. Du coup, je ne veux pas me plaindre ou m'apitoyer sur le sort des musiciens en général». S'intéresse-t-il à cette mouve-
 ment de rock improvisé que Thurston Moore amène à ce 22^e FIMAV?

«Pour parler franchement, il y a du bon et du mauvais. Toutefois, je ne suis pas là pour dicter mes goûts. Il est plutôt intéressant de constater que Michel [Levasseur] tente de soulever l'intérêt d'un public plus jeune.» On verra bien ce week-end.

«Pour cette tournée en Amérique, j'ai dit aux autres de mettre de côté les partitions»

PETER BRÖTZMANN
CHICAGO TENTET

Au Cinéma Laurier le dimanche 22 mai à 20h

Le FIMAV se poursuit jusqu'au 23 mai.

SABLE

Pliya nous fait sentir un autre type d'espace. Dense. Multiple.

SUITE DE LA PAGE 1

Pliya enchaîne en soulignant que la quête identitaire s'incarne souvent dans la recherche d'un coupable, de préférence d'un coupable extérieur, et que l'on risque alors d'être englouti dans une «spirale infernale». «À quel moment l'acceptation de soi-même réussit-elle à dépasser le rejet de l'autre? S'accepter soi-même, c'est accepter son héritage, son histoire et aussi toutes les contradictions qui viennent avec. En Martinique, on n'en est pas encore là et c'est ce que mon texte met clairement en relief.»

Revenons à la plage de sable blanc. Quand la pièce commence, une femme s'y avance; un homme l'y attend. Ils resteront seuls tous les deux, à l'exception du passage rapide d'un couple d'amis; et ils s'affronteront, parfois brutalement, sur fond de questionnement identitaire et de couleur de peau sans que l'on connaisse jamais leur nom. «Tout passe d'abord par la langue et la poésie: des Juifs, des Maghrébins ou des Québécois peuvent fort bien se reconnaître dans cette quête identitaire universelle.»

Le dramaturge d'origine béninoise dira d'ailleurs que le travail de Denis Marleau sur la mise en bouche de cette langue en fait ressortir la dimension inconsciente. «Marleau a cherché à mettre à nu le rythme du texte en insistant sur les flux et les reflux, sur le reflux même qui l'habite. C'est un travail extrêmement concret qui a déjà suscité de très fortes réactions ici lors de la dernière répétition publique du texte à Fort-de-France, tout juste avant le retour de Denis à Montréal.»

Un autre type d'espace

Denis Marleau — qui raconte avoir été séduit par l'écriture drue et complexe de José Pliya lors d'une lecture en anglais au CNA

— aura passé deux mois, «en pointillé», à travailler avec l'équipe en Martinique. Il a pu se familiariser avec le contexte que la pièce met en relief.

«La langue de Pliya est à la fois dense, sèche, rude et traversée par de grandes poussées de lyrisme; c'est une langue de l'oralité. On y sent les racines africaines de ces mots qui expliquent, qui mettent au monde. À travers la confrontation de ces deux perceptions opposées — celle de *La Femme* et celle de *L'Homme de la pièce* —, ils racontent des histoires d'insularité, de tensions, de mémoire lourde à porter, de monde refermé sur lui-même et de mélanges culturels nourris de toutes les migrations. Les couches de sens s'y étalent sur plusieurs niveaux à la fois et il faut constamment décoder les phrases apparemment simples du texte. C'est un travail fascinant.» Le metteur en scène ira même jusqu'à parler de Kol'te en soulignant à quel point Pliya se sert de la langue comme d'une arme et que ses personnages livrent tout d'eux-mêmes par leurs mots, «tout leur être dans et par la langue.»

Marleau a aussi été fasciné par le fait que Pliya crée ainsi des mondes qui réussissent à déjouer nos attentes. Cette histoire de couleur, par exemple, est assez bizarre. À la lecture, on se demande si la femme est noire ou peut-être métis. L'homme, blanc, noir ou brun. Et on en vient à se dire que cela n'a aucune importance et que ces deux personnages pourraient tout aussi bien être jaunes, blancs, noirs ou rouges ailleurs. N'est-on pas toujours «l'Iroquois de quelqu'un»?

«La force poétique du texte oblige le lecteur-spectateur à reconfigurer constamment ce qu'il comprend de l'action», poursuit Denis Marleau. Pliya nous fait sentir un autre type d'espace. Dense. Multiple. [...] Il ne porte jamais de jugement sur ses personnages. Sa langue est parfois

musclée, provocante. Ce n'est jamais un simple calque du réel, une transcription: c'est plutôt une clé qui ouvre des dimensions et des perspectives immenses où la mémoire collective joue un grand rôle. C'est la même langue, mais pas la même réalité. [...] Avec le recul, je réalise à quel point il était important que j'aie travaillé en Martinique avec toute l'équipe; c'était la meilleure façon de saisir les niveaux de complexité, toutes les subtilités et les non-dit sur lesquels repose le texte.»

Il dira aussi qu'il est peu fréquent de rencontrer un auteur vivant et de ressentir autant de complicité avec lui, et comme Normand Chaurette (dont il va remonter *Les Reines* au CNA) n'écrit plus pour la scène, il bénit les dieux d'avoir rencontré un nouveau complice. On pourra les rencontrer tous les deux après la première de *Nous étions assis sur le rivage du monde* à l'Usine C, mercredi, puis au Café du Monument-National, le 27 mai, à midi, alors que l'on parlera justement du fait de mettre en scène des auteurs vivants. Marleau dirigera aussi une lecture du *Complexe de Thénardier* et de *Lettres à l'humanité* de José Pliya le jeudi 2 juin à 15h30, au Studio-Théâtre de la PdA, dans le cadre des lectures du CEAD durant le festival — l'entrée est libre sur réservation. Les deux hommes travaillent également à un projet concret de création prévu pour 2007. Bref, les deux nouveaux complices devraient faire un bout de chemin ensemble et on entendra certainement reparler du tandem. Même après le FTA.

Le Devoir

NOUS ÉTIONS ASSIS SUR LE RIVAGE DU MONDE

Au FTA du 25 au 28 mai, à l'Usine C

C.R.A.Z.Y.

SUITE DE LA PAGE 1

la pertinence du propos. «J'ai répété à tout le monde, dans tous les départements, que je ne voulais pas d'un beau film d'époque. Je voulais que ce film ait l'air vrai», rappelle Jean-Marc Vallée.

Ironiquement, il a longtemps pensé réaliser *C.R.A.Z.Y.* aux États-Unis, en anglais, avec un budget plus important. Michèle Côté, avec qui il était resté ami depuis *Liste noire*, l'a convaincu de le faire au Québec et de lui faire endosser le rôle de Gervais — son meilleur à ce jour. «À l'origine, le film était ambitieux et éclaté... beaucoup plus que ce qu'on a finalement», souligne le cinéaste sans l'ombre d'un regret. Rétrospectivement, il reconnaît qu'il avait besoin de ce retour aux sources. «Après *Liste noire*, j'ai fait deux films de genre aux États-Unis, puis je me suis tanné de dire oui à ça. J'ai longtemps espéré qu'on m'offrirait de bons scénarios. Jusqu'à ce que je me décide à en écrire un, que je pourrais aussi réaliser. Et ça a donné ça.» Ça, ce n'est pas rien. C'est même le meilleur film québécois depuis longtemps ainsi qu'une grande leçon de cinéma populaire.

L'esthétique du film est inspirée de cette musique: abrasive, accidentée, brusque, néanmoins soudée par la cohérence du regard et

Mémoires

Des dizaines de chansons, dont les droits onéreux ont été acquis par Vallée lui-même, pulsent la trame de *C.R.A.Z.Y.* Certaines illustrent l'univers du père, dont la chanson-titre et *Hier encore*, d'Aznavour, que Gervais chante «à la demande générale» dans tous les partys de famille. D'autres, plus rock, et plus fréquentes, illustrent la révolte de Zach (*Sympathy for the Devil*, *Space Oddity*, *Tout écartillé*, etc.) ou reflètent son humeur. «Par nature, le rock, c'est baveux. Chanter le rock, c'est crier fort que t'es pas pareil. Mais Zach peut pas faire de bruit, si bien qu'il se jette dans le rock, écoute les Stones, Bowie, Charlebois, etc.»

L'esthétique du film est inspirée de cette musique: abrasive, accidentée, brusque, néanmoins soudée par la cohérence du regard et

3 DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS

VEZ VOIR OU REVOLV LE SPECTACLE DONT TOUT LE MONDE PARLE DEPUIS SA CRÉATION EN JUIN 2002!

JEUDI 26, VENDREDI 27 ET SAMEDI 28 MAI PROCHAINS À L'OLYMPIA! BILLETS EN VENTE AU (514) 908-9090

«[...] il faudrait déclarer cette comédie musicale spectacle obligatoire pour mieux vivre.»

«Fabuleux spectacle musical [...] magnifiquement raconté à voir!»

«Une grande ode à la vie, à l'espoir et au rêve.»

«Un grand événement théâtral [...] une production qui fera époque.»

À LA DEMANDE GÉNÉRALE

Musiques du public et de la meilleure production

Théâtre privé 2003

L'HOMME DE LA MANCHA

REVER UN IMPOSSIBLE REVE... POUR ATTEINDRE L'INACCESSIBLE ÉTOILE

LIVRET DE DALE WASSERMAN RÉVISÉ PAR MITCH LEIGH MONTAGNE DE JOË DAVION ADAPTATION FRANÇAISE DE JACQUES BREL AVEC JEAN MARHEUR ÉVELINE GELMAN SYLVAIN SCOTT STÉPHANE BRULOTTE STÉPHAN CÔTE MICHELLE LABONTÉ ROGER LA RUE SYLVAIN MASSÉ ET CATHERINE VIDAL

MISE EN SCÈNE RENÉ RICHARD CYR ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE LOU ARTELAN DIRECTION MUSICALE BENOÎT SARRAZIN LANGUAGES RÉAL BENOÎT COSTUMES FRANÇOIS ST ABRAÏL SCÉNARISTES ÉTIENNE ROUCHER ACCORDÉON NORMAND BLAIS PRODUCTEUR CAROLÉ LÉVESQUE

L'OLYMPIA Libretto LA PRESSE 105.7 Québec 22 TICHETPRO

STUDIO présente

HTML Les 07^e

périphéries + proximités

Biennale internationale de cyberart 18 au 21 mai 2005

Art + Technologies + Femmes + Société

Performances, œuvres Web, installations interactives, projets en réseau, conférences, tables rondes, ateliers, micro-actions

Au Café du Monument-National - 19, 20, 21 mai / entrée libre
13h Série de conférences, tables rondes, micro-actions
17h Apéro et démonstrations de projets
PROGRAMMATION COMPLÈTE EN LIGNE: www.htmlles.net

En soirée de clôture des HTMLes, venez découvrir des artistes exceptionnelles qui sculptent le son sur des rythmes divers DJ Cyan, DJ Jasmine, Alice + the Serial Numbers, K-project et DJ Mini. Un mélange d'humour et de musique électro, reggae, house et dansante! À ne pas manquer!

Au Studio du Musée Juste pour rire - Samedi, 21 mai / 21h
20\$/15\$ (Taxes et frais de billetterie inclus)

* BILLETS EN VENTE SUR PLACE À PARTIR DE 20H30:
MJPB 2100, boul. Saint-Laurent ou Billetterie Artforum: 514 933 2172 / 1 866 944 2172

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE



UNE PRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT

LES TROIS SOEURS

de ANTON TCHERKOV
TRADUCTION DE ANNE CATHERINE LEBLANC
EN COLLABORATION AVEC ANNE-SÉBASTIEN
MISE EN SCÈNE DE WAJDI MOUAWAD

AVEC NANCY BERNIER • JEAN-JACQUES BOUTET • LISE CASTONGUAY • VINCENT CHAMPLOUX
MARIE GIGNAC • BENOÎT GOUIN • GINETTE GUAY • PAUL HÉBERT STEVE LAPLANTE • MICHÈLE MOTARD
ANNE-MARIE OLIVIER • RICHARD THÉRIAULT

«...L'UN DES PLUS BEAUX MOMENTS DE THÉÂTRE DE LA SAISON.»
— RADIO-CANADA

«CETTE EXCELLENTE MISE EN SCÈNE EST UN GRAND MOMENT DE THÉÂTRE AUTHENTIQUE, APPORTANT UN HEUREUX SOUFFLE DE MODERNITÉ À L'AUTEUR.» — L'ÉCHO, LAMOGES

«IL FAUT VOIR CE QUE WAJDI MOUAWAD ET UNE BANDE D'ACTEURS VENDUS CORPS ET ÂMES À LEUR MISSION FONT DES TROIS SOEURS... UN PUR DÉLICE, UN BIJOU SCINTILLANT D'IRONIE ET DE CRUAUTÉ...» — LE SOLEIL

EXTRAITS DES CRITIQUES PARUES LORS DE LA CRÉATION DU SPECTACLE AU TRIDENT EN 2002.

À L'AFFICHE

RESERVATIONS 514 866 8668
WWW.TNM.QC.CA

RAFALE DE CRÉATIONS EN VUE!

Saison 2005-2006

AOÛT CLIM - Cabaret Libre International de Montréal
Trois Tristes Tigres

SEPTEMBRE ZAP! LE RÉEL
Productions Nathalie Derome
FESTIVAL MONDIAL DES ARTS
POUR LA JEUNESSE

OCTOBRE LE TESTAMENT DU COUTURIER
Théâtre la Catapulte

NOVEMBRE L'INTIMITÉ
Omnibus

DÉCEMBRE UN CERTAIN STANISLAVSKI
Nouveau Théâtre Expérimental

JANVIER TROIS!
Théâtre du Désordre
LE BAISER
Corpuscule Danse

FÉVRIER BHOPAL
Théâtre Sortie de Secours
& Théâtre Teesri Duniya

MARS TITUS ANDRONICUS
Omnibus

AVRIL L'AUTRE MONDE
Théâtre il va sans dire

MAI/JUIN DEUX FOIS RIEN
Nouveau Théâtre Expérimental

espace LIBRE

Prenez votre Passeport Espace Libre: 3 spectacles pour 45\$ 7 spectacles pour 98\$

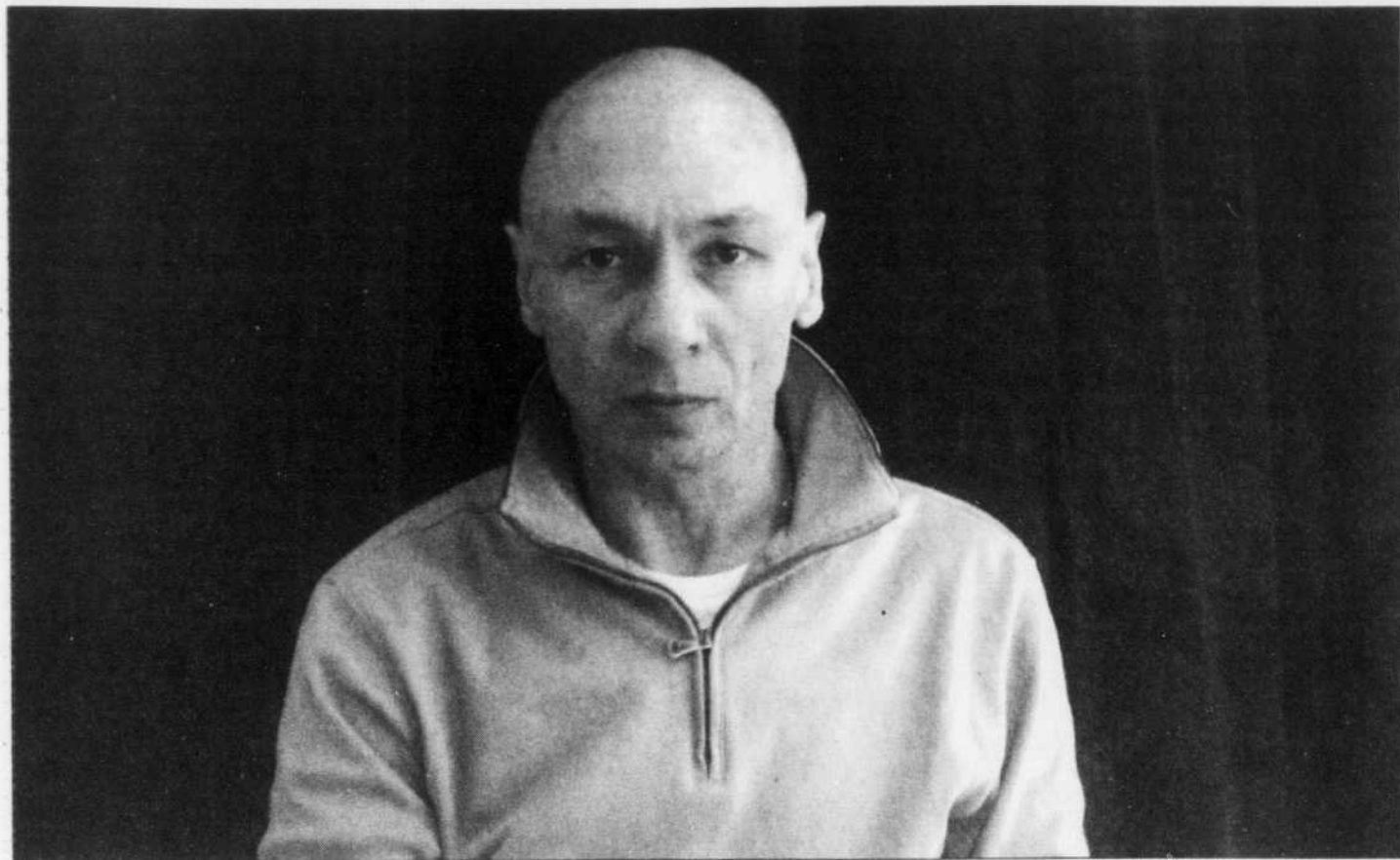
Nous remercions de leur soutien le Conseil des arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts du Canada, le Fonds de stabilisation et de consolidation des arts et de la culture du Québec et la Ville de Montréal.

1945 rue Fullum, métro Frontenac
theatre@espacelibre.qc.ca
www.espacelibre.qc.ca
BILLETTERIE : (514) 521-4191

LE DEVOIR

Culture

THÉÂTRE



Danio Manfredini

FESTIVAL DE THÉÂTRE DES AMÉRIQUES

L'humanité derrière les fantasmes

Compagnon de route de Pippo del Buono (Barboni) et influencé par le théâtre anthropologique d'Eugenio Barba, Danio Manfredini débarque à Montréal avec *Cinema Cielo*, une œuvre très librement inspirée de *Notre-Dame-des-Fleurs*. L'homme de théâtre italien a transposé le célèbre roman de Jean Genet dans un cinéma porno, qui lui semblait l'endroit parfait pour donner asile aux mal aimés d'une œuvre foisonnante.

HERVÉ GUAY

Selon Danio Manfredini, son travail sur Genet ne se compare guère à celui d'un Fassbinder, dont le *Querelle* est un chef-d'œuvre très léché. Le metteur en scène précise surtout que son travail ne se situe pas à cette hauteur. Plus près du macadam donc, ce que fait Danio Manfredini? Le prochain Festival de théâtre des Amériques, dans lequel son spectacle est programmé, nous le dira.

En évoquant la faune crue des prostituées, des travestis et des criminels magnifiés par Genet, Danio Manfredini n'a pas vraiment pensé faire un spectacle centré sur l'exclusion. Toutefois, s'il fait le bilan de sa carrière, il se rend compte que son attention s'est souvent tournée vers les marginaux.

«Ce n'est pas par intérêt politique, social ou syndical, prend-il la peine d'ajouter, mais cela vient de préoccupations humaines. Je perçois que, si l'on se sent séparé des autres êtres humains, on ne se reconnaît plus dans tellement de leurs manifestations que l'on s'en exclut. D'où naissent les drames de l'isolement et de la solitude.»

Un théâtre de l'entre-deux

Manfredini est en quête d'un théâtre de l'intérieur que révèlent les artifices de la scène. «Je dois dire que, pour moi, la vie a une relation très forte avec le théâtre. Cette vie se reconnaît dans l'imagination invisible qui se met en place sur scène dans le corps et les voix des acteurs.

Cette vie ne se présente pas forcément sur scène sur un mode naturaliste, mais ce qui se passe sur scène n'en entretient pas moins des liens avec la réalité. Peut-être le théâtre est-il ce lieu à même de traduire la complexité de l'existence humaine au-delà du bien et du mal parce qu'on y cherche à cueillir la vie, pour ainsi dire, telle qu'elle est.»

Danio Manfredini dit ne pas avoir de préférence pour ce qui est des styles théâtraux. Mais il a un penchant pour un théâtre de l'authenticité qui prend en compte l'originalité de l'auteur et des acteurs qui font partie du spectacle. Le théâtre du récit qui est à la mode en Italie en ce moment laisse le metteur en scène assez froid, tout comme les relectures des grands textes appartenant à la littérature théâtrale. L'homme de théâtre se reconnaît davantage dans un théâtre qui parvient à un scénario à la fin du travail expérimental effectué durant les répétitions. À ses yeux, la littérature n'est pas un point d'appui important et, si l'on met directement en scène l'œuvre théâtrale, il lui semble qu'il est alors bien difficile pour le théâtre de sortir de la littérature et de devenir un art autonome, régi par ses propres lois.

C'est pourquoi Manfredini a préféré, aux œuvres théâtrales de Genet, ses romans. Selon lui, la vie a pris dans ses romans une forme transposée où il y a un contact plus direct avec la vie. Par conséquent, le metteur en scène n'a jamais monté une pièce de l'auteur des *Bonnes*. Mais il s'est souvent inspiré de ses

réécrits — *Le Miracle de la rose*, par exemple — pour «accompagner» ses mises en scène. Or, ce qui intéresse le plus Manfredini chez Genet, ce sont «les mécanismes humains qui appartiennent à la réalité» que cet auteur a mis au jour.

Danio Manfredini cherche à créer un théâtre de l'entre-deux où les fantasmes et la vie se chevauchent et se rejoignent, où l'énergie qui se déploie sur scène évoque la réalité de la vie et des gens. C'est un théâtre où le spectateur est conscient qu'il a devant lui des acteurs qui incarnent des personnages, mais plongés dans un monde imaginaire, fragments incarnés qui font partie de fantasmes inventés. Selon l'homme de théâtre italien, *Cinema Cielo*, qu'il met en scène et dans lequel il joue, lui apparaît tout de même plus près de son imaginaire que de celui de Genet.

Aventure collective

De *Notre-Dame-des-Fleurs*, Manfredini a sur tout retenu le thème du destin tout tracé des personnages. Un cinéma porno lui a semblé le lieu idéal pour littéralement y projeter la galerie des personnages présents dans le roman de Genet. De plus, il lui a semblé préférable de situer l'œuvre de nos jours plutôt que dans les années quarante, comme c'était le cas dans l'œuvre originale. Les spectateurs sont ainsi placés devant un écran où ils assistent à un film inspiré des héros de *Notre-Dame-des-Fleurs* en même temps que cette salle devient une véritable cour des miracles.

Si le spectacle emprunte son titre à un ancien cinéma porno de Milan, Manfredini ne croit pas que la sexualité soit un thème central de *Cinema Cielo*. Il s'agit plutôt, pour l'adaptateur, de reconstituer un contexte où une dynamique sexuelle se déroule ouvertement, mais dans l'obscurité. Or celle-ci re-

couvre surtout des comportements humains basés sur le pouvoir de la séduction et de l'argent.

Danio Manfredini appartient aussi au petit nombre des créateurs contemporains qui rejettent le mode de production actuel, limité, au mieux, à deux mois de répétitions. Pour lui, les lois du marché ne respectent pas les lois de l'art et ne permettent pas aux artistes d'atteindre l'intégrité voulue. Il affirme qu'il ne s'est pas approché de l'art pour être riche mais qu'il a trouvé là une possibilité de s'exprimer sur la condition humaine à travers un voyage de découverte de soi et du monde. Il n'avait pas envie de simplement répéter ce qui avait déjà fonctionné et de s'intégrer ainsi à un système marchand de répétition.

Aussi Manfredini répète-t-il ses spectacles parfois jusqu'à une année entière, ne cessant de le remanier, même après la rencontre avec le public. Quand le spectacle a atteint sa «définition», sa «structure», l'homme de théâtre essaie ensuite de le tourner pendant trois ou quatre ans, ce qui lui paraît une durée de vie idéale. À titre d'exemple, il a tourné le spectacle solo qu'il a conçu à partir du *Miracle de la rose* pendant dix ans. Selon lui, il est plus facile de jouer de ce type d'autonomie lorsque l'on travaille seul. En groupe, dit-il, il est plus difficile de se transporter. Cependant, l'interaction lui semblait essentielle pour *Cinema Cielo*, qui est davantage une aventure collective. Comme l'est toujours le théâtre au bout du compte, non seulement parce qu'au dire de Manfredini cet art cherche toujours à capter le présent, mais surtout parce que les acteurs se doivent nécessairement d'aller à la rencontre du public.

THÉÂTRE JEUNES PUBLICS

Premier essai réussi

LE PAYS DES GENOUX

Texte: Geneviève Billette. Mise en scène: Gervais Gaudreault. Avec Francis Ducharme, Audrey Talbot et Danny Gagné. Décor, costumes et accessoires: Katerine Brochu et Stéphane Longpré. Une production du Théâtre du Carrousel (présentée à la Maison Théâtre jusqu'au 5 juin. Public visé: les enfants de sept à dix ans. Durée: un peu plus d'une heure.

MICHEL BÉLAIR

Ça arrive brusquement alors que le jeune Sammy nous apprend que son ami Timothée vient d'entrer dans un vieux théâtre: le bâtiment s'effondre! Au moment même où les deux garçons partaient à la recherche de ce pays où l'on peut faire confiance aux autres et qu'ils ont baptisé le pays des genoux. C'est la catastrophe: Timothée est piégé sous les décombres!

Pendant plus d'une heure, on le verra se débattre en compagnie de Sarah, une jeune choriste elle aussi prisonnière des décombres. Dans les situations extrêmes, on n'a pas vraiment de temps pour les fauxsemblants et bien vite se développera entre les deux enfants un lien de confiance que la présence de Sammy, par vidéo interposée, viendra renforcer encore plus. Le texte de Geneviève Billette est plutôt remarquable: il aborde le sujet délicat de la fugue avec beaucoup d'intelligence en en faisant surgir les raisons profondes. Ce pays des genoux que recherchent Sammy, Timothée puis Sarah est une réponse concrète à toutes les distances qui nous séparent. Et lorsque tout menace de s'effondrer tout autour, cette pure abstraction

prendra la forme de l'affection concrète qui lie Sarah et Timothée au milieu des décombres du théâtre en ruine.

Tout au long du texte, on sera séduit par la poésie et par la justesse de ses mots même s'il s'y glisse parfois quelques répliques un peu lourdes. Sa description d'un dimanche en famille, par exemple, frappe autant par l'audace des sous-entendus qu'elle fait surgir que par son insupportable justesse. On peut dire la même chose de la mise en scène de Gervais Gaudreault, qui aborde ce monde de façon très réaliste; on aurait probablement pu faire autrement, aller plus dans l'écriture symbolique par exemple, mais c'est un choix qui se justifie tout à fait. Son utilisation de la vidéo est fort pertinente et sa façon de jouer les éclairages tout autant. D'ailleurs, toute la scénographie est fort impressionnante; ces grandes poutres en angles, ce plancher défoncé et ces murs qui, grâce aux effets d'éclairage, menacent constamment de s'écrouler, plongent les spectateurs rapidement dans le drame... Peut-être même un tout petit peu trop puisque les enfants dans la salle portaient, l'autre matin, plus d'attention au décor qu'à l'évolution du drame et des personnages. Mais c'était de toute façon une salle détestable comme on en rencontre peu souvent.

Le Pays des genoux est la première incursion de Geneviève Billette en théâtre jeunes publics — à ma connaissance elle a jusqu'ici signé quelques contes pour les Zurbains. On ne peut que souhaiter qu'elle récidive au plus tôt.

Le Devoir

Francis Ducharme et Audrey Talbot dans *Le Pays des genoux*.PRÉVENTE : 30\$ LA PAIRE
RÉSERVATIONS : 514.521.4191

Ombres

Texte de Stéphanie Jasmin Une présentation de UBU compagnie de création

Mise en scène et réalisation vidéo Stéphanie Jasmin | Avec Annick Bergeron, Paul Savoie
Concepteurs Angelo Barsetti, Daniel Fortin, Denis Gougeon, Olivier Goulet, Stéphane Longpré, André Rioux, Claude Rodrigue, Nancy Tobin | Assistante m.e.s. Elaine NormandeauDu 1^{er} au 18 juin 2005, du mardi au samedi, 20h | Espace Libreespace LIBRE
1945 rue Fullum, Montréal
www.espacelibre.qc.ca
theatre@espacelibre.qc.ca
Billetterie (514) 521-4191

UBU

Conseil des Arts
du CanadaCanada Council
for the ArtsConseil des arts
et de la culture
QuébecConseil des arts
et de la culture
QuébecTHÉÂTRE
DENISE-PELLETIERUNIVERS
D'HUMANITÉS

UNITY, MIL NEUF CENT DIX-HUIT

De Kevin Kerr | Traduction Paul Lefebvre
Mise en scène Claude Poissant | Théâtre PAP

LES FRIDOLINADES

De Gratien Gélinas | Mise en scène Jean-Guy Legault

BRITANNICUS

De Racine | Mise en scène Martin Faucher

LA PRINCESSE TURANDOT

D'après Gozzi et Puccini | Adaptation et mise en scène Hugo Bélanger
Théâtre Tout à Trac

HORS SAISON

JE SUIS UN SAUMON | LE FANTÔME
DE SHAKESPEARE | RIRE FRAGILE

Texte, mise en scène et interprétation Philippe Avron | Pulsar 3

OISEZ
VÉRÉD
OPÉRA
SAISON

Assistez à 5 spectacles pour seulement 75 \$

Abonnés : tarifs privilégiés pour les
spectacles hors saison et la Salle Fred-Barry.

FRED-BARRY

EN COLLABORATION AVEC

Hydro
Québec

TDP SAISON 2005-2006

www.denise-pelletier.qc.ca

RENSEIGNEMENTS ET BILLETTERIE
(514) 253-8974

4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal (Qc) H1V 1Y2

SAMEDI 21 MAI 20h30
DIMANCHE 22 MAI 16h00

Tangente
danse contemporaine
Billetterie : 514-525-1500
www.tangente.qc.ca

L'AUNE / KG. GUTTMAN
KARINE DENAULT LES MAJEURS

CULTURE



Éteignez votre téléviseur et venez assister la toute première "théâtre série"

LE FEUILLETON

Un spectacle en 5 épisodes qui intercale la scène et la vidéo.
Tous les lundis à 22h00 à partir du 23 mai 2005 (23 et 30 mai, 6, 13 et 20 juin)
Informations / Réservations : (514) 265-2556
www.lefeuilleton.com

DANSE

Conjuguer légèreté et profondeur

Il a donné un souffle nouveau aux Grands Ballets canadiens (GBC) en créant pour eux *Minus One* en 2002, spectacle jubilatoire qui a renversé le public et la critique partout où il est passé depuis. Le chorégraphe israélien Ohad Naharin est de retour à Montréal pour monter trois de ses ballets chez les GBC, dont deux qui n'ont jamais été présentés au pays.

Plus exigeant, sérieux et spirituel que *Minus One*, le programme triple n'en promet pas moins des surprises et des excentricités. *Kaamos* (1995) lance la soirée en plongeant l'assistance dans un silence profond et troublant jusqu'à ce qu'entre en jeu la musique d'Ivry Linder. La pièce commandée à l'origine par le Nederlands Dans Theater baigne dans un univers futuriste, ponctué de sons, de mots et de symboles qui ressemblent aux vestiges d'une époque révolue. Puisant dans un registre presque sacré, *Arbos* (1989) a été créé en parfaite symbiose avec la musique d'Arvo

Pärt. Les danseurs, vêtus de longues jupes rouges, s'abandonnent à d'étranges pulsions, comme soumis à un rituel intemporel. Déjà interprété par les GBC, le satirique *Perpetuum* (1992) clôt la soirée sur une note plus humoristique. Le ballet livré sur la musique de Johann Strauss fait le portrait d'une décadence grotesque, s'inspirant de l'histoire de Florence Foster Jenkins, une soprano du début du XX^e siècle qui avait la particularité de chanter faux mais qui s'est taillé une place dans l'histoire grâce à sa persévérance et à sa fortune.

Les GBC bouclent leur saison avec un spectacle à l'image d'Ohad Naharin, qui sait si habilement conjuguer légèreté et profondeur. Le chorégraphe fera d'ailleurs l'objet d'un portrait plus détaillé dans nos pages, lundi. *Viste impromptue* d'Ohad Naharin est donné les 26 et 27 mai et les 3 et 4 juin au Théâtre Maisonneuve.

Frédérique Doyon



Kaamos (1995) lancera la soirée des Grands Ballets canadiens.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

100 rencontres au FTA pour abattre toute hiérarchie créatrice

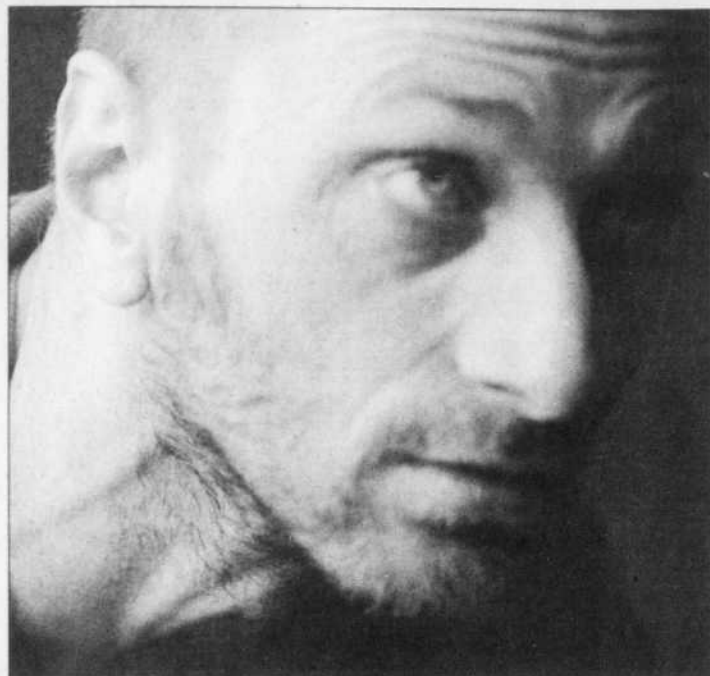
FRÉDÉRIQUE DOYON

Si le Festival de théâtre des Amériques (FTA) a toujours proposé des œuvres à la frontière de la danse et du théâtre, la délégation d'artistes issus de la scène chorégraphique n'aura jamais été aussi importante que cette année. On ne peut s'en plaindre puisqu'en l'absence d'événement majeur en danse, le milieu manque de vitrine pour s'exposer.

Trois productions à teneur chorégraphique figurent au programme, dont une grandement attendue, présentée cette semaine: *100 rencontres*, projet collectif piloté par Benoît Lachambre. S'il y a une figure qui incarne bien l'avant-garde de la danse contemporaine québécoise, c'est bien lui. Chorégraphe inclassable, il crée des œuvres délirantes, à la jonction entre la performance-happening, l'installation et la chorégraphie proprement dite, qui dérivent de l'improvisation. Exit la «belle» danse. Avec lui, le corps se disloque et oublie ses repères habituels, on sonde les états limites, tant physiques que psychiques, qui déjouent la notion de normalité, si prégnante à l'ère de la rectitude politique.

Dédale d'œuvres vivantes

L'Europe — et bientôt l'Asie — l'accapare tant qu'il y a des années qu'il n'a pas présenté une pièce intégrale au public montréalais, depuis, en fait, *Confort et complaisance* en 2000. On l'a aperçu au dernier Festival



SOURCE FTA

Benoît Lachambre, pilote du projet collectif *100 rencontres*.

international de nouvelle danse en 2003 dans ce qui était alors l'embryon d'un trio créé avec la chorégraphe Meg Stuart et le musicien Hahn Rowe. Depuis sa vraie première, un peu controversée, à Avignon l'an dernier, *Forgeries, Love and Other Matters* circule pas mal en Europe et s'arrêtera à Montréal et à Ottawa la saison prochaine. En janvier, un trio de son cru, première ébauche d'une éventuelle création de plus longue haleine,

clôturait le spectacle *Social Studies* de Danse-Cité.

Il s'amène enfin avec *100 rencontres*, une performance modulaire à géométrie variable, à laquelle participent une douzaine d'artistes-concepteurs-performeurs d'horizons distincts, dont le chorégraphe lui-même. Benoît Lachambre insiste sur le fait que chacun est «l'auteur» d'un module autonome, genre d'installation chorégraphique ou multidisciplinaire, qui coexiste avec les autres

dans l'espace commun de la Société des arts technologiques. Le public se déplace à sa guise dans ce dédale d'œuvres vivantes, sculpture-conférence, installation cubique interactive, diaporama de photographies, aux titres aussi amusants qu'énigmatiques: *Le Drap, L'Œuf, Le Premier Vrai Clone humain, Put Your Head Off, Figure, Pay Here, La Chambre froide*, etc. «Chaque module privilégie un sens», précise le chorégraphe en entrevue au *Devoir*, le regard bleu toujours aussi intense, presque inquietant. «Certains sont plus verbaux, d'autres tactiles, visuels, ou auditifs.»

L'idée de co-création, qui définit bien son approche artistique, est radicalisée dans cette pièce. «La spécificité de *100 rencontres*, c'est qu'on travaille dans un rapport horizontal, non hiérarchisé», souligne-t-il. Cet esprit démocratique est renforcé par l'improvisation qui façonne toutes ses démarches artistiques et permet selon lui de toucher le noyau dur du travail d'un artiste. «Plus la liberté est maximisée, plus l'intégrité personnelle et artistique est respectée.»

Au cœur du projet, il y a l'idée de la rencontre, entre les artistes, entre les artistes et le public et entre les spectateurs eux-mêmes. «Chacun détermine comment il veut provoquer la rencontre. Mais les actions ou interventions sont généralement dans un rapport assez polarisé avec le public. Le spectateur se retrouve devant l'impossibilité de tout voir, donc il y a des choix qui doivent être faits. Le public devient créateur de son propre spectacle. Qui est le spectateur de qui? Quelle communication s'établit au-delà du verbal?»

Depuis sa naissance en 2003, la performance à voix multiples a pris plusieurs formes, des plus réduites aux plus élaborées, selon l'événement et le lieu où elle se déployait. Pour la présentation montréalaise, Benoît Lachambre a notamment invité le collectif Les Passagers et le jeune chorégraphe Emmanuel Jouthe à se joindre à l'aventure. Pour le reste, on peut aller à la rencontre des créations modulaires de Martin Bélanger, Germana Civera, Laurent Goldring, David Kilburn, Joe Hiscott, Jorge Leon, Sheila Ribeiro, Isabelle Schad, Julie Andrée T. et Benoît Lachambre, bien sûr.

Sa volonté d'abolir les hiérarchies entre les créateurs-interprètes comme entre les arts fait de lui un fervent défenseur des jeunes générations d'artistes, qu'il intègre le plus souvent possible à ses projets. «Les jeunes ont un talent exceptionnel, note-t-il. Il faut créer une structure qui permette de leur donner une visibilité, et non attendre qu'ils soient exténués...»

Le chorégraphe se désole un peu de la conjoncture actuelle du milieu, particulièrement des structures de financement. Malgré son rayonnement à l'étranger, sa compagnie qui approche ses dix années d'existence est encore subventionnée au projet, comme bien d'autres d'ailleurs. Il en vient ainsi à dépendre de coproducteurs étrangers. «On n'a pas le choix de développer des liens forts avec l'extérieur pour continuer à créer des œuvres», dit-il, à la fois heureux de parcourir les scènes du monde, de nourrir son talent créateur d'influences diverses, et fatigué de ne pouvoir vivre et travailler plus souvent chez lui.



CE SOIR!

DAN BIGRAS

Samedi le 21 mai 2005 à 20h



EVA

Samedi le 28 mai 2005 à 20h



LES RESPECTABLES

Vendredi le 3 juin 2005 à 20h



JEAN LAPOINTE

Samedi le 4 juin 2005 à 20h



JEAN-MARC CHAPUT

Dimanche le 12 juin 2005 à 20h

des concerts *intimes* une salle *mythique* venez les *rencontrer*

billets en vente :
TICKETPRO
(514) 908-9090
www.ticketpro.ca

HABITAT SAINT-CAMILLE

5220, rue Charleroi à Montréal-Nord
infos : 514.389.7197 www.concertintime.com
*stationnement gratuit à quelques minutes du centre-ville >

LE DEVOIR



Festival de théâtre des Amériques : une vingtaine de spectacles dont...

Nous étions assis sur le rivage du monde...
UBU, COMPAGNIE DE CRÉATION - Montréal

Cinema Cielo
DANIO MANFREDINI - Modène

La Chambre d'Isabella
NEEDCOMPANY - Bruxelles



COMPLÉT 25 MAI

Accompagné d'acteurs antillais, Denis Marleau met en scène une œuvre de fulgurance, d'une beauté violente et puissamment poétique, écrite par l'auteur franco-bénoinois José Pliya.

DU 25 AU 28 MAI, Usine C



Adaptation flamboyante et irrévérencieuse du roman *Notre-Dame-des-Fleurs* de Jean Genet par Danio Manfredini, un maître de la marge en Italie.

DU 26 AU 28 MAI
Monument-National



Une comédie musicale et tragique écrite et mise en scène par Jan Lauwers, l'un des plus talentueux agitateurs du théâtre contemporain en Europe. Un spectacle irrésistible qui scellera définitivement votre dépendance à la Needcompany!

31 MAI AU 3 JUIN, Usine C

15 jours de découvertes et d'inédit avec des artistes novateurs d'Amérique, d'Europe et du Moyen-Orient. DÈS MERCREDI!

514-790-1245
1-800-361-4595
ADMISSION.COM



billetterie
Articulée

Montréal du 25 mai au 8 juin 2005 :
INFO-FESTIVAL (514) 871-2224 / 1-866-844-2172 / www.fta.qc.ca

• Culture •



De gauche à droite: Michel Hinton, Pierre Bertrand, Réal Desrosiers, Robert Léger, Marie-Michèle Desrosiers, Michel Rivard et Pierre Huet.

JACQUES GRENIER/LE DEVOIR

DISQUE

Un bel hommage pour réparer le (Beau) Dommage

Treize versions d'exceptionnel niveau ravivent le premier album de Beau Dommage et viennent parachever l'opération de réconciliation amorcée par le spectacle-hommage radiophonique de l'an dernier. Digne cadeau d'anniversaire pour le plus important groupe de la chanson populaire québécoise.

SYLVAIN CORMIER

Beau Dommage? Pas encore Beau Dommage! C'est ainsi qu'a priori on a réagi, au *Devoir*, à l'annonce du présent papier. Réaction qui témoignait du ras-le-bol, du n'en-jetez-plus-la-cour-est-pleine, du mauvais goût laissé en bouche par les retrouvailles du groupe au milieu des années 90, retrouvailles qui s'étaient prolongées jusqu'à plus soif. Jusqu'à l'assèchement, dirais-je. Jusqu'au groupe lui-même qui, en coulisses, on l'a su plus tard, trouvait que le plaisir de se retrouver s'était émué. Le public ne voulant rien entendre d'autre que *Ginette*, *Tous les palmiers* et *La Complainte du phoque en Alaska*, la raison d'être des retrouvailles (refaire de la nouvelle musique ensemble) ne tenait plus. Ça commençait à bien faire. «On a un peu pressé le citron», admet aujourd'hui Robert Léger. Robert Léger? Mais si, le claviériste d'origine de Beau Dommage, le gars à lunettes qui avait l'air d'un ado. Auteur d'excellents livres sur la chanson.

Les médias, faut-il le rappeler, y étaient allés franco: fallait arrêter les frais avant de virer Beach Boys, avant qu'on hausse ce Beau Dommage voué à la perpétuation nostalgique au point d'haïr le souvenir même du Beau Dommage d'origine. «Ça parlait d'écœurement. Le mot nous avait blessés à l'époque», avoue Léger. En même temps, on pouvait comprendre. Mais le temps a de nouveau passé. Le retour de Beau Dommage, ça fait quand même dix ans.

Peine purgée, comprend-on. En cela, le splendide album-hommage à Beau Dommage, lancé en début de semaine, est un véritable retour en grâce. Après l'hommage radiophonique également très réussi que présentaient Monique Giroux et René Homier-Roy à la Première chaîne de Radio-Canada l'an dernier, ce disque officialise une sorte de réconciliation avec le groupe. Et nous ramène au vrai

point de départ de l'aventure: ce moment où, en 1974, le premier album Beau Dommage était encore tout neuf, tout frais et absolument inépuisable.

Un beau grand pont

«Moi, je bâtis des ponts», explique Patrice Duchesne, l'un des plus grands passionnés de chanson québécoise que je connaisse, responsable de ce projet et de mille autres compilations, hommages et coffrets commémoratifs (notamment celui du *Jaune* de Ferland, qui paraît la semaine prochaine). «Je veux faire découvrir ou redécouvrir le répertoire de la chanson d'ici. Amener à Beau Dommage des gens qui ne s'y rendraient pas nécessairement tout seuls. Je me dis qu'il y aura bien quelques fans des *Trois Accords*, à cause de leur [chouette] version de *Ginette*, qui vont se mettre à tripper Beau Dommage. Pareil pour les fans de *Daniel Boucher* ou de *Vincent Vallières*. L'idée, c'est de montrer à travers ces versions que du Beau Dommage, c'est pas juste une affaire de baby-boomers. C'est comme *Tintin*, c'est bon pour les 7 à 77 ans.»

Les chanteurs, chanteuses et groupes rassemblés, autant ceux qui reprennent les chansons déjà interprétées lors de l'hommage radiophonique que les autres, ont bel et bien rafraîchi, ravivé, pour ainsi dire réinventé les onze titres du premier album de Beau Dommage, au point où on a l'impression de se trouver au moment même de leur création. Impression qui n'est jamais plus saisissante qu'en écoutant *La Complainte du phoque en Alaska* telle qu'interprétée par Kate et Anna McGarrigle. Après mille millions de passages à la radio, chef-d'œuvre ou pas, la chanson était exsangue. La revoilà en plein artisanat folk, avec le refrain qui monte au ciel, tellement les voix des sœurs sont angéliques. «Michel [Rivard], quand il a entendu ça, il n'a pas parlé pendant quinze secondes, révèle Duchesne, plus que ravi. En plus, elles ont chanté avec leurs filles *Martha Wainwright* et *Lily Lan-*

ken...» Un beau grand pont.

C'est aussi l'impression que procure la version de 23 décembre avec *Le Géant Beuprè* (en disco-funk avec force cuivres!), ça allait presque de soi. Florent Volland et Claire Pellerier redonnant au *Picbois* sa forêt, ça coulait déjà de source au spectacle-hommage de Radio-Canada. «Ce qu'on dit, au fond, commente la chanteuse, c'est que les *picbois*, c'est nous. Florent qui est à *Sept-Îles*, moi qui vient de *Kamouraska*...» Mais Piché s'arrogeant *Mont-réal*? C'est fort comme Johnny Cash chantant Dylan. Piché qui était copain-copain avec Beau Dommage avant même la sortie du premier album, Piché qui était accompagné par tout Beau Dommage sauf Marie-Michèle Desrosiers sur son premier disque à lui.

Beau Dommage chez les Anglo

De fait, la présence d'artistes anglos de chez nous sur ce disque — non seulement le *Susie Arioli Band* et les *McGarrigle*, mais aussi *Carol Egan* qui chante *L'Ange gardien* —, avec en plus la suave et délicieuse *Bia* qui mène *Tous les palmiers* à son aboutissement bossa nova naturel (sous le titre *Palmeira*), élargit avantageusement la perception d'un Beau Dommage pour le Québec. «C'est aussi bon pour le Québec d'aujourd'hui», précise Duchesne. Les réussites ne viennent pas

nécessairement d'où on les attendait. Mes Aïeux se payant la traite avec *Le Géant Beuprè* (en disco-funk avec force cuivres!), ça allait presque de soi. Florent Volland et Claire Pellerier redonnant au *Picbois* sa forêt, ça coulait déjà de source au spectacle-hommage de Radio-Canada. «Ce qu'on dit, au fond, commente la chanteuse, c'est que les *picbois*, c'est nous. Florent qui est à *Sept-Îles*, moi qui vient de *Kamouraska*...» Mais Piché s'arrogeant *Mont-réal*? C'est fort comme Johnny Cash chantant Dylan. Piché qui était copain-copain avec Beau Dommage avant même la sortie du premier album, Piché qui était accompagné par tout Beau Dommage sauf Marie-Michèle Desrosiers sur son premier disque à lui.

Les chanteurs, chanteuses et groupes rassemblés ont bel et bien rafraîchi les onze titres du premier album de Beau Dommage

sauf Marie-Michèle Desrosiers sur son premier disque à lui.

«J'étais allé les voir au Nelson avant qu'ils fassent leur premier disque, rappelle le gars de la *Mi-nerve*. On était peut-être sept dans la salle. J'étais un peu rond, et je m'étais levé après une toune de *Robert Léger* en demandant qui était le génie qui avait pondu ça. Après le show, Rivard m'a pris à part et il m'a joué *La Complainte*... qu'il était en train de finir. Je pense qu'il voulait rééquilibrer les forces!»

Et si tout n'est pas également heureux — je trouve assez banale *A toutes les fois* par Isabelle Boulay, et *Carol Egan* me perd en même temps que la mélodie de *L'Ange gardien* —, on ne peut qu'applaudir à l'audace d'un *Daniel Boucher*: en plus de *China-town*, le diable d'homme s'est attaqué à l'épique *Incident à Bois-des-Filion*, la chanson en plusieurs mouvements qui occupait toute la face B du deuxième Beau Dommage (*Où est passée la noce?*), offerte ici en prime avec la version de *La Complainte*... par Félix Leclerc. Tour de force: Boucher parvient non seulement à

rendre plus palpable la réaction du gars dont la blonde s'est noyée (en parlant au-dessus de la mélodie chantée, brillante idée), mais il confère aux séquences instrumentales «rock progressif» de la version d'origine une fluidité inespérée. Léger: «À la première écoute, c'est celle-là qui nous a tués. On savait qu'il y aurait une chanson-surprise, mais on pensait que ça allait être *Le Blues* d'la métropole. *Jamais celle-là! Faut être un maudit beau fou!* Duchesne est fier de son coup. «Où est passée la noce, c'est l'album que mon grand frère Marc avait. C'est par lui et par cet album-là que j'ai découvert Beau Dommage. Mon plus grand plaisir dans tout le projet, c'était ça: leur stupéfaction quand ils ont reconnu Un incident à Bois-des-Filion. Un beau moment. Merci à mon frère.»

BEAU D'HOMMAGE

Artistes divers
Duchesne et du rêve / Spectra
(Sélect)

RÉCITAL
D'ORGUE
Organiste
DAVID SZANTO
Chapelle
des Frères Maristes
14, Chemin des Patriotes Est
St-Jean-sur-Richelieu (Iberville)
(autoroutes 10 et 35)
Dimanche
le 22 mai à 20 h 00

Entrée libre - Projection sur écran

LUDWIG VAN BEETHOVEN
MISSA SOLEMNIS

LE DIMANCHE 29 MAI À 16 H

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE
309, RUE RACHEL EST, MONTRÉAL
BILLET EN VENTE À LA PLACE DES ARTS
514 842-2112 WWW.PDA.QC.CA

LE MARDI 24 MAI, 20 H

ÉGLISE SAINT-SIXTE, SAINT-LAURENT

LE MERCREDI 25 MAI, 19 H 30

ÉGLISE NOTRE-DAME-DES-SEPT-DOULEURS, VERDUN

LE VENDREDI 27 MAI, 20 H

CENTRE DES ARTS DE LA SCÈNE P.C.H.S., PIERREFONDS

LE JEUDI 2 JUIN, 20 H

SALLE DESILETS DU CÉGEP MARIE-VICTORIN, RIVIÈRE-DES-PRAIRIES

LE VENDREDI 3 JUIN, 20 H

ÉGLISE DU TRÈS-SAINTE-NOM-DE-JÉSUS, HOCHELAGA-MAISONNEUVE

CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE UNE HEURE AVANT LES CONCERTS

UNE PRÉSENTATION DE

Bell

Conseil des arts et des lettres Québec

Conseil des arts du Canada

Canada Council for the Arts

LE DEVOIR

YANNICK NÉZET-SÉGUIN
CHEF

GIANNA CORBISIERO
SOPRANO

JULIE BOULIANNE
MEZZO-SOPRANO

COLIN AINSWORTH
TENOR

JONATHAN CARLE
BARYTON

LE CHŒUR DE L'ORCHESTRE
MÉTROPOLITAIN
DU GRAND MONTRÉAL

VINGT-QUATRIÈME SAISON

Arion
Ensemble de musique ancienne
CLAIRE GUIMOND
DIRECTRICE ARTISTIQUE

Haydn et Mozart
Passion, mélancolie et vivacité

SOLISTE: Olivier Brault, violon baroque
CHEF INVITÉ: Jaap ter Linden

27, 28 et 29 mai 2005,
Salle Redpath Université McGill

PROGRAMME:
Haydn: Symphonie n° 6 en sol majeur 'Le matin'
Mozart: Concerto n° 5 en la majeur 'À la turque'
Haydn: Symphonie n° 26 'Les lamentations'
Mozart: Ein musikalischer Spaß (Une plaisanterie musicale)

Commanditaire principal

Billetterie:
(514) 355-1825 ou arion@early-music.com

CCA LE DEVOIR

Culture

MUSIQUE CLASSIQUE

Carmen à l'opéra

Carmen prend l'affiche ce soir à l'Opéra de Montréal (OdM), justifiant amplement son statut d'opéra le plus populaire du répertoire

CHRISTOPHE HUSS

La direction de l'OdM se targue d'un remplissage quasi complet des six représentations prévues de *Carmen* et en a même ajouté une septième, le 6 juin. Ce rendez-vous du 6 juin sera également l'occasion d'intéresser tous les Montréalais à l'art lyrique, puisque le spectacle sera simultanément diffusé sur écran géant sur l'esplanade de la Place des Arts. La diffusion gratuite au public hors les murs est ce que l'Opéra royal du Covent Garden de Londres avait réalisé, pour *Carmen* justement, en 1994, lorsque la distribution Domingo-Graves-Gheorghiu avait fait exploser le box-office. A Montréal, c'est la première fois que l'OdM ira ainsi vers le public. Patronnée par Loto-Québec, cette initiative marquera la conclusion du 25^e anniversaire de l'OdM.

Il y a une autre particularité à cette nouvelle *Carmen*, puisque, plutôt que d'être une production importée d'une autre maison d'opéra, il s'agit de la première production de l'ère Labadie-Moss entièrement conçue et réalisée dans les murs de l'OdM, en coproduction avec l'Opéra San Diego et un troisième partenaire, la Cana-

dian Opera Company, qui s'est jointe au duo. Pour David Moss, directeur de l'OdM, «il est important de mettre la signature artistique de Montréal sur une production amenée à se promener dans le futur en Amérique du Nord.»

Carmen du Sud

La mise en scène a été confiée à l'Étatsunien Mark Lamos, appelé par le Metropolitan Opera pour scénographier la création de *The Great Gatsby* de John Harbison en 2000. Mark Lamos a appris qu'il avait été choisi pour monter *Carmen* à l'OdM (sa première mise en scène de cet opéra) alors qu'il travaillait sur une production à San Diego. Il nous raconte que les premières idées lui sont venues à la vision d'un film mexicain, mettant en scène des miséreux d'une farouche énergie, un film mêlant pauvres et gitans. Il cite *Y tu mamá también* d'Alfonso Cuarón (2001) en relation avec ce souvenir, ce qui étonnera un peu les adeptes de ce road-movie mexicain, plus pimenté de sexe que marqué par les bidonvilles. En tout cas, notre *Carmen* montréalais se déroulera quelque part en Amérique latine. Mark Lamos a beaucoup aimé infuser cette «énergie latine» et ces «couleurs mexicaines et cubaines» au chef-d'œuvre de Bizet.

Dans cette optique, il s'appuie sur les décors de Michael Yeargan, son partenaire dans *The Great Gatsby*, décorateur très expérimenté, qui connaît l'OdM pour y avoir présenté *Peter Grimes* en 2001 et *Tosca* en 2002, et travaille avec les plus grandes scènes du monde (Genève, Londres, Chicago et New York). Les costumes de François St-Aubin ont une grande part aux yeux de Mark Lamos dans la signature du spectacle, parce qu'ils l'ancrent dans le temps (1930-1950) et reflètent le statut social des protagonistes.

Le metteur en scène attend aussi beaucoup de l'éclairage, confié à Robert Wierzel, un nouveau venu ici, ce qui est toujours bon à prendre, l'OdM ayant failli à plu-

sieurs reprises dernièrement (*Turandot*, *Barbe-Bleue*) à ce chapitre-là. Robert Wierzel aura l'une des tâches les plus redoutables à l'opéra: éclairer le troisième acte de *Carmen*, qui se passe la nuit dans la montagne, scène pour laquelle on se souvient encore des filtres redoutables utilisés par Francesco Rosi dans son film.

Ce troisième acte est non seulement difficile à éclairer, mais également redoutable dans sa dramaturgie musicale et scénique, puisqu'il contient la scène-clé lors de laquelle Carmen découvre, en tirant les cartes, l'inéluctable sort funeste qui l'attend. Le cadre de cette scène sera une chapelle abandonnée couverte de graffiti érotiques et utilisée pour des rituels de nécromancie. Dans le traitement de cette scène des cartes, Mark Lamos tient au fait que Frasquita et Mercedes, qui accompagnent Carmen, soient plus adultes et moins soubrettes que la façon dont on les représente habituellement.

Evidemment, on attend beaucoup de l'abattage scénique de l'Israélienne Rinat Shaham, qui a triomphé l'an dernier dans *Carmen* à Glyndebourne, reprenant la production de David McVicar créée en 2003 pour la prise de rôle d'Anne Sofie von Otter. Rinat Shaham avoue d'ailleurs que la production anglaise a été «réajustée» pour sa vision forte de Carmen, qu'elle chantera prochainement au Florida Grand Opera. «*Carmen est mon rôle préféré pour l'instant*», précise Rinat Shaham, dont les goûts vont à Mozart et à «l'opéra français, avec, notamment, les rôles de *Mélisande* et *Charlotte — dans Werther*». Elle apprécie que la mise en scène de Mark Lamos «cherche, au plus profond, l'essence des personnages». M. Lamos considère que le plus grand défi dans une mise en scène de *Carmen* est «de cimenter la structure du premier acte en animant les scènes de foule», un défi qui ne le rebute pas, lui qui a «toujours apprécié de mettre en scène des groupes de personnages».

Cette production de *Carmen*, qui sera l'ambassadrice de l'OdM en Amérique du Nord, coûtera 800 000 \$ selon David Moss. «À en juger par l'expérience de la compagnie avec *Aïda*, *La Traviata*, *Roméo et Juliette*, les blockbusters qu'on a dans notre entrepôt, on peut louer une production deux ou trois fois par année. Les coûts sont absorbés par les recettes des représentations et par les rentrées financières de la



Rinat Shaham dans le rôle de Carmen.

PHOTOS JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CARMEN

Opéra en quatre actes de Georges Bizet (1838-1875) avec Rinat Shaham (Carmen), Gordon Gietz (Don José), Richard Bernstein (Escamillo), Frédérique Vézina (Micaëla), Orchestre métropolitain du Grand Montréal, Chœur de l'Opéra de Montréal, Ballet Flamenco Arte de España. Dir.: Bernard Labadie. Mise en

scène: Mark Lamos. Décors: Michael Yeargan. Costumes: François St-Aubin. Éclairages: Robert Wierzel. Les 21, 26, 28, 30 mai, 1^{er} et 6 juin à 20h. Le 4 juin à 14h, diffusé en direct sur Espace Musique. Retransmission gratuite sur écran géant sur l'esplanade de la Place des Arts le 6 juin. Renseignements et réservations: (514) 985-2258.



Don José, joué par Gordon Gietz, et Carmen.

Hydro Québec présente Les Séries Pro Musica

Saison 2005-2006 - Hommage à Mozart

Série Émeraude
abonnements 150\$ et 120\$

Quatuor Kodály - 24 octobre 2005
Beethoven, Dohnanyi, Ravel

Quatuor Emperor - 14 novembre 2005
Haydn, Britten, Schubert

Quatuor Leipzig - 12 décembre 2005
Mozart, Debussy, Mendelssohn

Jimmy Brière - 14 février 2006
Schubert, Liszt, Brahms

Quatuor Szymanowski - 27 février 2006
Mozart, Szymanowski, Beethoven

Tafelmusik - 7 mars 2006
Programme à confirmer

André-Michel Schub, piano
& **Cho-Lian Lin**, violon - 20 mars 2006
Quatre sonates de Mozart

Marc-André Hamelin, piano - 24 avril 2006
Beethoven, Debussy

Concert Saphir
Cocktail & concert 150\$

ALFRED BRENDEL, piano - 31 janvier 2006
Haydn, Schubert, Mozart

Série Topaze
abonnements 60\$ et 35\$

Trio Aline Kutan, Louise-Andrée Baril, André Moisan - 5 février 2006
Extraits du CD Der Hirt auf dem Felsen

Trio Muczynski - 9 avril 2006
Beethoven, Vincent d'Indy, Bruch

Daniel Moran, piano - 7 mai 2006
Haydn, Vine, Chopin, Mussorgski

Abonnements : 514-845-0532
concerts@promusica.qc.ca

ALCOA, BELL, ESPACE MUSIQUE 1047, MAISON D'ART CONTEMPORAIN DE QUÉBEC, CHAMBRE DE COMMERCE DE QUÉBEC, ARCHAMBAULT, BRITISH COUNCIL, GazMétro, CGI

Concert de style GOSPEL

NEGRO SPIRITUALS

CHANTRES MUSIENS

Sous la direction de Gilbert Patenaude
Solistes: Benoît Le Blanc et Hérold Constant

26 mai 2005 à 20 h Chapelle Historique du Bon-Pasteur (100 rue Sherbrooke E.)
14 juin 2005 à 20 h Lion-d'Or (1676 rue Ontario E.)

12 \$ étudiant 18 \$ adulte
info@chantresmusiciens.com 514 808-7616 www.chantresmusiciens.com

Visuel: Monument © Eric Laplante www.ericlaplante.com

JEUNESSES MUSICALES CANADA

www.jeunessemusicales.com

MUSIQUE DE CHAMBRE

CARTE BLANCHE A. JEAN-PHILIPPE TREMBLAY

28 MAI 20H STRAUSS ET STRAUSS

Au programme notamment:
Roses du Sud de Johann Strauss-fils et
Metamorphosen de Richard Strauss

UNE SALLE DE CONCERTS À DÉCOUVRIR
RÉSERVEZ VOS PLACES!

La présentation des concerts dans la salle est rendue possible grâce au soutien de Hydro Québec

MAISON DES ARTS 500, BOUL. MAISONNEUVE EST, MONTRÉAL, QUÉBEC H3T 1G7
TÉLÉPHONE: (514) 845-4103, poste 221
info@jeunessemusicales.com

mai MAI (Montréal, arts interculturels)
3 680, rue Jeanne-Mance - Téléphone: (514) 982-3386 - www.mai.qc.ca

SHALABI EFFECT
du 26 au 28 MAI
20h00
15\$ - 12\$
7\$ - Prévente limitée

RÉPÉTITION PUBLIQUE!
25 MAI 19h00 Contribution volontaire

Merci à Patrimoine canadien, au MCOO et Georges Lamoignon, opticien

Montréal LE DEVOIR

CONSTANTINOPLE
SAISON 2004-2005

KVA TABASSIAN, sésir
GLY ROSS, luth, oud, voix
ZINA TABASSIAN, percussion
ELIN SÖDERSTRÖM, violon, violon de gamba
MATTHEW JANELOPH, flûtes à bec, cornets, chalmes

INVITEE: REBECCA BAIN, voix, violon

DULCE Y SUAVE
CANTIGAS DE SANTA MARIA

JEUDI, 26 MAI 2005, 20H
SALLE PIERRE-MERCIÈRE
Centre Pierre-Péladeau
300, Boul. Maisonneuve Est
Billets: 25\$ / 15\$
Information/réservation: (514) 987-6719
www.constantinople.ca

Montréal LE DEVOIR

DE VISU

La passion et la démesure Claudel-Rodin

DAVID CANTIN

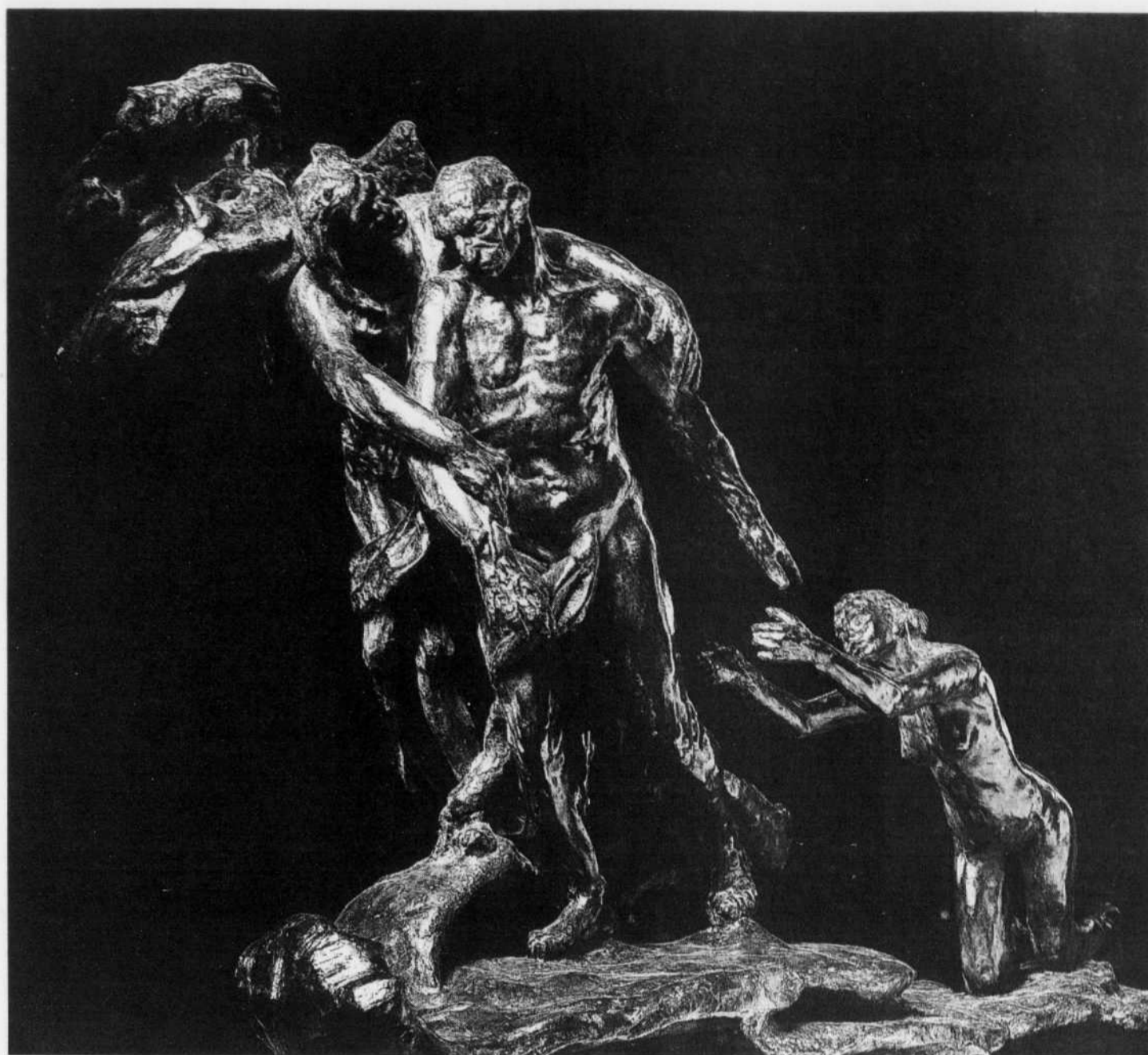
Après *Rodin à Québec*, qui avait attiré quelque 525 000 visiteurs à l'été 1998, le Musée national des beaux-arts de Québec (MNBAQ) fait suite en inaugurant, du 26 mai au 11 septembre, l'une des plus ambitieuses expositions de toute son histoire. Au cours des prochains mois, plusieurs voudront sans doute découvrir les 133 œuvres et 103 documents d'archives qu'englobe *Camille Claudel et Rodin: la rencontre de deux destins* au fil des trois salles. Cette manifestation muséale grandiose tente de jeter un nouvel éclairage sur deux figures majeures de la sculpture française de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

C'est en compagnie de John Porter, directeur général du MNBAQ, et d'Yves Lacasse, directeur des collections et de la recherche au MNBAQ, qu'on échange à propos de cette grande exposition sur les principales étapes de la relation, tant intime que créatrice, que partagèrent Camille Claudel et Auguste Rodin.

Il faut croire qu'une rétrospective de cette envergure est un travail de longue haleine. Comme l'indique John Porter dès le début de la conversation, «ce projet est d'abord et avant tout le fruit d'amitiés et de complicités avec le musée Rodin depuis dix ans. Lors d'une rencontre avec Jacques Vilain [directeur du musée Rodin de Paris] en 2001, j'évoquais l'idée initiale d'une vaste exposition des œuvres de Camille Claudel à Québec. Par la suite, il a été question d'un projet comparatif mettant en rapport les influences mutuelles de Camille et de Rodin. C'est à partir de ce moment que les commissaires Yves Lacasse et Antoinette Le Normand-Romain [conservateur général du patrimoine et responsable du département des sculptures au musée Rodin] sont entrés en jeu». Avec l'aide d'une quinzaine de spécialistes et d'une cinquantaine d'institutions, *Camille Claudel et Rodin: la rencontre de deux destins* propose donc de faire le point sur cette complémentarité des deux artistes.

Imposante relecture

Camille Claudel fait la connaissance d'Auguste Rodin en 1882, à l'âge de 18 ans. Rodin a alors 41 ans et amorce une carrière fulgurante. Pendant une dizaine d'années, ils vivent un amour des plus intenses tout en partageant cette passion authentique pour la sculpture. Au



L'Âge mûr, de Camille Claudel.

© MUSEE RODIN / ADAGP (PHOTO ERIK ET PETRA HESMERG)

contact de Rodin, Camille donnera naissance à des œuvres remarquables. Poussée par la jalousie, la jeune femme prendra par la suite ses distances face au maître avant de sombrer dans une longue et pénible descente aux enfers.

Pour Yves Lacasse, les cinq sections de l'exposition tentent surtout de mettre en valeur une articulation chronologique ainsi qu'une lecture croisée des œuvres. «Il fallait attendre un certain temps avant de s'attaquer à un sujet aussi délicat que l'art de Camille Claudel. Le but est désormais de rendre justice en évitant surtout de diminuer Rodin

pour mieux servir Camille. La complexité des relations entre Camille et Rodin reste un facteur déterminant. La rumeur médiatique a trop souvent mis l'accent sur l'image d'une pauvre artiste injustement exploitée par un tortionnaire manipulateur.» Dans un même élan, le directeur général ajoute qu'il faut surtout «retrouver la vie derrière les œuvres, toujours dans une perspective de mise en contexte».

Après l'exposition du Kunstmuseum de Berne, en 1985, c'est seulement la deuxième fois que les sculptures de Claudel et Rodin font l'objet d'une lecture en parallèle. Avec 20 ans d'inter-

valle, l'état des connaissances sur le sujet s'est nettement précisé. De plus, il demeure indéniable que Camille Claudel a été une artiste hors pair à une époque où le statut de la femme sculpteur était loin d'être acquis. Selon John Porter, «il y a dans ce parcours une occasion privilégiée de célébrer tout à la fois la grandeur de l'artiste et le caractère souvent tragique de sa destinée, quels qu'aient été le trajet de sa

vie et le niveau de reconnaissance dont il a été l'objet de son vivant et après sa mort. Le visiteur pourra ainsi mesurer le poids des temps et du temps par-delà les petites éphémères du quotidien. Parlant du destin de Claudel et Rodin, c'est Eugène Blot qui disait en 1932 que «le temps remettra tout en place».

Parmi les pièces maîtresses de cette imposante relecture, on retrouve notamment, de Camille

Claudel, le *Buste d'Auguste Rodin* (bronze, 1888-92), *Clotho* (plâtre, 1893), *La Vague* (onyx et bronze, 1897-1902), *L'Âge mûr* (bronze, 1898), et, d'Auguste Rodin, *Tête de Camille Claudel* (bronze, vers 1884), *L'Éternelle Idole* (bronze, 1889) ou encore *La Convalescence* (marbre, 1906-07). «Depuis l'exposition de 1988 présentée au National Museum of Women in the Arts, à Washington, on n'a pas vu réunion aussi éclatante d'œuvres de Camille en terre américaine. Considérant ses trois étapes — Québec, Detroit [États-Unis] et Martigny [Suisse] —, le projet réunit globalement 193 œuvres et 81 documents d'archives, dont la moitié provient de la collection du musée Rodin et l'autre moitié des 53 prêteurs de France, des États-Unis, de Suisse, de Grande-Bretagne, de Norvège et du Canada. Bien évidemment, la publication d'un important ouvrage aux Éditions Hazan accompagne une manifestation de cette envergure», mentionne John Porter avec enthousiasme et fierté.

Mis à part les nombreuses sculptures dans les salles n° 4, 5 et 6, le visiteur pourra découvrir plusieurs documents d'archives, dont la lettre émouvante qu'adressa Rodin à Octave Mirbeau en 1895, où le sculpteur de génie évoque le talent de sa protégée Camille Claudel et le soutien constant qu'il chercha à apporter à l'ensemble de son œuvre. De plus, l'année 2005 correspond au cinquantième anniversaire du décès de cette figure incontournable que fut le grand écrivain et diplomate Paul Claudel. On peut ainsi voir réunis les trois bustes de Paul que réalisa Camille, de même que son journal et des pièces de sa correspondance avec l'artiste. Après son séjour à Québec, *Camille Claudel et Rodin: la rencontre de deux destins* s'arrêtera au Detroit Institute of Arts et à la Fondation Pierre Gianadda de Martigny, en Suisse. On peut déjà parler d'un événement incontournable de la saison estivale au Québec.

CAMILLE CLAUDEL ET RODIN: LA RENCONTRE DE DEUX DESTINS

Au Musée national des beaux-arts du Québec
Parc des Champs-de-Bataille
Québec
Du 26 mai au 11 septembre

Jeu de pailles

LE JEU CHINOIS

Catherine Bolduc
Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri, angle Sainte-Catherine Est
Jusqu'au 18 juin

BERNARD LAMARCHE

La galerie de l'UQAM reçoit ces jours-ci l'exposition itinérante de l'artiste conceptuel canadien John Massey, mise en tournée par le Musée canadien de la photographie contemporaine. L'exposition est excellente, mais l'espace nous manque ici pour en parler correctement. On vous invite cependant à y aller voir, d'autant plus que, dans la petite salle de l'exposition, Catherine Bolduc y présente son exposition de finissante à la maîtrise de l'UQAM.

Il y a trois mois environ, Bol-

duc avait réalisé l'installation à demi réussie *Encore des châteaux en Espagne*, à la galerie Circa. Dans son travail, Bolduc renoue avec les espaces réduits qu'à l'enfance certains se construisent comme lieu secret et lieu d'incroyables voyages et fictions enfantines. A Circa, des dizaines et des dizaines de baguettes chinoises bleutées sont accrochées dans l'espace, tout près de la saturation. À l'époque, les limites techniques de l'installation avaient quelque peu réduit notre plaisir.

À la Galerie de l'UQAM, Bolduc a donné un tour de vis supplémentaire à sa pratique pour fabriquer un lieu autrement plus vertigineux que le précédent. Dans la petite salle, l'artiste a construit un petit corridor, avec un léger coude, baigné dans la lumière agressive d'un stroboscope. Au bout de ce goulot se

trouve une petite salle, semblant remplie de pailles.

Dans cette installation qui joue plutôt bien le jeu de la déréalisation, des miroirs placés les uns devant les autres font rebondir notre propre image, en plus de démultiplier celle des pailles. Cette accumulation faite de mirages fonctionne mieux que la précédente installation, ne serait-ce que parce que le dispositif a été quelque peu complexifié et ne permet plus de s'enfuir par le trou des failles techniques. En cela, l'expérience, déstabilisante en raison de la lumière délirante, en vaut la peine. Coeurs sensibles s'abstenir, certes, mais lorsque la barrière de l'éclairage est franchie et qu'on s'acclimate à cet espace un peu magique, on se retrouve ailleurs. Simple, mais efficace.

Le Devoir



2 juin à Montréal

Séance d'information sur notre beau détour de septembre à *Lévis et Saint-Jean-Port-Joli*.
Prix spécial jusqu'au 3 juin!

Aussi,
Musées, nature et opéra
16-17 et 18 juillet
Glimmerglass Opera Festival
Il est encore temps de réserver!

18 juin
Camille Claudel et Rodin

9 juillet
Le Festival de Lanaudière

www.lesbeauxdetours.com

(514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyages Rosemont

PETER HOFFER
Éden

Exposition jusqu'au 18 juin 2005

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849 1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

CLAUDE
THÉBERGE

« D'amour et d'eau fraîche »

PEINTURES RÉCENTES

jusqu'au 1^{er} juin 2005

SOFITEL MONTRÉAL

Hôtel Sofitel
1155, rue Sherbrooke Ouest, Montréal

Cynismes?
manif d'art 3
LA BIENNALE DE QUÉBEC

PRENEZ GARDE
Du 1^{er} mai au 12 juin 2005
VERNISSEMENT 30 AVRIL

UNE PRÉSENTATION DE
MANIFESTATION
INTERNATIONALE
D'ART DE QUÉBEC
WWW.MANIFDART.ORG
418-824-1917

ENTRÉE LOURDE
COMMISSAIRE
ANDRÉ-GHISLÈNE HARRÉ
CO-COMMISSAIRE

LA GALERIE OLIVIER MARTIN VOUS INVITE CORDIALEMENT À VENIR VOIR L'EXPOSITION

ENTRE L'
ARBRE
ET LA TOILE

ALAIN MASSICOTTE
du 17 mai au 6 juin 2005

GALERIE D'ART
OLIVIER MARTIN
MAÎTRE ENCADREUR

Adresse: 1257, Avenue du Mont-Royal Est,
Montréal, (514) 525-1444
info@galeriooliviermartin.com

Cinéma



Des idées, Clermont Jolicœur et David Gilmore en ont à revendre et les répandent avec une générosité, pour ne pas dire une furie, qui ne peut qu'étourdir le spectateur.

Quand Tarantino imite Lelouch... ou l'inverse

BONZAÏON

Réalisation et scénario: Clermont Jolicœur et David Gilmore. Avec Clermont Jolicœur, David Gilmore, Jacynthe René, Jean Leclerc. Image: Jean-Charles Rivard. Montage: Tristan Dubois. Musique: Chafik, Luck Mervil. Québec, 2004, 87 min.

ANDRÉ LAVOIE

La divulgation, à des fins promotionnelles, du montant du budget de production d'un film apparaît toujours suspecte. Exorbitant, il devient le gage que le spectateur en aura pour son argent; rachitique, il ressemble à un appel à l'indulgence, au cessez-le-feu critique: pardonnez nos maladresses, ce n'est pas le talent qui manque, ce sont les moyens... Sachant que *Bonzaïon*, de Clermont Jolicœur et David Gilmore, a coûté 10 000 \$,

faut-il pour autant baisser la garde? Et jusqu'à preuve du contraire, la pire des pauvretés au cinéma demeure celle des idées...

Des idées, Clermont Jolicœur et David Gilmore en ont à revendre et les répandent avec une générosité, pour ne pas dire une furie, qui ne peut qu'étourdir le spectateur. Mais c'est la beauté de la chose, celui-ci n'a pas de mal à croire que ce qu'il voit s'est d'abord fabriqué dans l'enthousiasme, pas dans l'opulence. Certes, cette énergie déferlante n'est pas toujours bien canalisée dans ce thriller «tarantinesque», reproduisant l'humour (parfois) et la perversité (à peine) du réalisateur de *Kill Bill*.

En frayant dans ces eaux troubles, on croise des truands sans envergure, des femmes fatales au décolleté plongeant et de beaux salauds qui se prennent pour le nombril du monde, prenant aussi leurs combines pour

l'arnaque du siècle. Objets fétiches dans tous ces thrillers d'occasion, quelques substances illicites et pas mal de gros billets circulent parmi les personnages (nombreux, colorés, certains aux limites de l'absurde et d'autres du cabotinage, la palme revenant à celui incarné par Carl Béchard).

Olivier (Clermont Jolicœur) cherche à délivrer des mains d'un sorcier une femme qu'il n'a pas vue depuis cinq ans et Claude (David Gilmore), son ami d'enfance, masseur surnommé l'Étalon, rêve de conquérir le cœur d'une chanteuse, Rosalie (Jacynthe René). Or, comme dans le plus excentrique des Lelouch, la plantation de marijuana qu'ils fauchent pour obtenir l'argent de la rançon appartient au père d'Olivier et est destinée au gérant, et amant, de Rosalie. Et ce ne sont que quelques-uns des hasards et coïncidences qui tapissent ce film

brouillon et joyeusement fauché, où défile la moitié du bottin de l'UDA, et assurément tous les amis des deux réalisateurs.

Même si l'on a déjà vu démarche cinématographique plus convaincante, et surtout plus originale, *Bonzaïon* a le mérite d'éviter la position prétentieuse de l'autisme à tout crin. Jolicœur et Gilmore sont conscients de leurs limites, budgétaires comme artistiques. Ils se sont lancés sur les routes du Québec, dans ses recoins boisés, pour aboutir à cette aventure peut-être sans lendemain mais procurant quelques instants réjouissants.

En début de programme, ne riez pas *Les Derniers Jours*, de Simon-Olivier Fecteau. Autant *Bonzaïon* est bavard, autant ce délicieux petit court métrage trace, sans une ligne de dialogue et avec beaucoup d'humour, le bilan d'une vie pas très bien remplie.

Engouement ou égorgement?

Récemment, 43 projets de long métrage en français ont été déposés à Téléfilm Canada. Une augmentation d'environ 100 % par rapport aux dépôts antérieurs, qui oscillaient entre 20 et 25. Même phénomène à la SODEC, où on s'affaire présentement à l'analyse de 36 projets de long métrage en français, soit 16 de plus que la moyenne.

Toute une macédoine au programme, lequel comprend un projet du trio Frappier-Pouliot-Scott à l'origine de *La Grande Séduction* (*Petits plats froids*), un nouveau Yves Simoneau en français (*Tes desirs sont désordre*), ainsi que les nouveaux films de Ghyslaine Côté (*Le Secret de ma mère*), d'Olivier Asselin (*Un capitalisme sentimental*) et d'Yves Desgagnés (*Roméo et Juliette PQ*).

Des 36 projets soumis à la SODEC, à peine cinq ou six seront retenus. Ils se partageront une tarte de 5,8 millions de dollars. Parmi les 30 qui seront refusés, Joëlle Levie, la directrice générale de la production télévisuelle de la SODEC, jointe cette semaine à Cannes, prévoit qu'une quinzaine seront retravaillés et soumis de nouveau lors du prochain dépôt, prévu pour janvier 2006. Si bien que le phénomène n'est pas près de se résorber.

Mais que s'est-il passé pour que pareil accroissement de la demande soit possible? Première hypothèse: «On est victimes de notre succès», déclare Joëlle Levie d'un ton où pointe l'inquiétude. Le retour du cinéma québécois dans l'affection du public a allumé selon elle un désir chez beaucoup de gens. Particulièrement chez les producteurs de télévision. Tiens, tiens! «On remarque un croisement de plus en plus fréquent entre l'industrie de la télévision et l'industrie du long métrage», dit-elle. Certains producteurs, qu'on avait l'habitude de voir en télévision, commencent à faire du cinéma. Ces nouveaux joueurs ne sont d'ailleurs pas inexpérimentés.

Cirrus Productions, à qui on doit les séries *La Vie, la vie et Jack Carter*, est un de ces nouveaux joueurs. Son premier fait d'armes: *C.R.A.Z.Y.*, sur nos écrans la semaine prochaine. L'avis de Pierre Even, producteur du film et ancien analyste de scénarios à Télé-



Martin Bilodeau

film Canada, rejoint néanmoins celui de Joëlle Levie: «Encouragées par les succès récents, plusieurs personnes sont tentées par l'aventure du long métrage, dont certaines qui n'étaient pas nécessairement dans ce créneau.» Even pense toutefois que l'humeur changeante du marché et les ressources financières limitées dans les institutions pourraient, entre autres causes, en forcer quelques-uns à déclarer forfait. Par ailleurs: «Beaucoup de gens de la télévision ne se rendent pas compte du temps considérable qu'il faut pour développer un long métrage. Certains pensent qu'il faut de six à huit mois pour développer un scénario. Or ça prend parfois des années. On ne peut pas faire du long métrage en dilettante», affirme celui qui a mis trois ans pour conduire *C.R.A.Z.Y.* à bon port.

La productrice Bernadette Payeur, de l'ACPAV, vient de déposer à la SODEC le scénario du premier long métrage de fiction du documentariste Benoît Pilon (*Roger Toupin, épicier varié*). Son principal souci réside moins dans le nombre de projets que dans l'influence qu'ont certains producteurs-vedettes auprès des institutions. «Les projets de films commerciaux prennent de plus en plus de place. Du coup, les films d'auteur se retrouvent tassés dans le coin. [...] Je sens une perte de sens dans mon métier», déplore la productrice de *La Newwaine*, le nouveau film de Bernard Émond (*La femme qui boit*), attendu sur nos écrans cet automne.

À cette inquiétude, Joëlle Levie réplique prudemment qu'à la SODEC, on ne fait aucun passe-droit et que tous les projets soumis par les producteurs y sont traités sur un même pied d'égalité. «Dans le cas de certains producteurs, qui ont fait recette, c'est vrai que ça devient un peu délicat. Cette variable est prise en considération dans l'analyse des projets, mais je vous dirais que c'est le scénario, avant tout, qui détermine nos choix», dit-elle.

Cela dit, la SODEC reçoit de plus en plus de projets de comédie ou de films de genre, signe que les succès de *La Grande Séduction* et de *Sur le seuil* ont davantage inspiré les producteurs que les réussites artistiques de *Gaz Bar Blues* et de *20h17 rue Darling* n'ont inspiré les auteurs.

Et si les subsides ont augmenté au cours des cinq dernières années, les budgets de production aussi. Du coup, le nombre de films produits demeure stable, mais l'écart grandit entre le cinéma commercial, qui récolte la plus grande part de l'aide publique, et le cinéma d'auteur, dans lequel on investit avec une prudence excessive.

Prudence est d'ailleurs le maître mot de la SODEC depuis que l'avalanche de projets lui est tombée sur la tête. L'institution compose habituellement avec quatre chargés de projet, qui se séparent les dossiers à parts égales et analysent les éléments créatifs de chacun. Il a fallu, cette fois, demander des renforts. Une solution de fortune, selon Joëlle Levie, qui estime qu'à moyen terme, si la tendance se maintient, c'est tout le processus qu'il faudra repenser. Peut-être faudra-t-il resserrer les règlements? «Dans toute l'histoire de la SODEC, on n'a jamais adopté de tendances restrictives. On a toujours travaillé avec le volume. Ce n'est donc pas de gaieté de cœur qu'on va reconsidérer les règles, mais on va le faire quand même.» Plusieurs avenues s'offrent à eux: limiter le nombre de projets par producteur dans une année ou encore limiter le droit d'appel de certains projets. Pour sa part, Joëlle Levie aimerait privilégier un système où l'écriture reprendrait ses droits sur les besoins des producteurs, toujours pressés. «On sent souvent chez eux l'urgence d'entrer en production, d'une part parce qu'ils ont d'autres projets sur la table pour l'année suivante, d'autre part parce que, étant donné qu'ils ne font pas d'argent sur les profits d'un film, ils doivent produire pour alimenter leur structure. C'est un cercle vicieux et, pour l'instant, on n'a pas de solution», dit-elle.

Le 23 juin, la SODEC dévoilera les titres des cinq ou six projets sélectionnés. «Ça va faire mal», prévient Joëlle Levie, qui s'inquiète d'annoncer du même souffle autant de refus, sachant très bien que les décisions de l'institution ne feront pas l'unanimité. «Ce sont les règles du jeu; le système est ainsi fait, il n'y a pas moyen de faire autrement». Pour l'instant du moins.



Théâtres d'Ailleurs

QUÉBEC
25 MAI AU 5 JUIN
2005

À QUÉBEC
25 • 26 • 27 MAI

La chambre d'Isabella

Souris et sois gentil avec l'inconnu...

Mouvement l'indisciplinaire des arts vivants • 2005 • Paris « Avec *La Chambre d'Isabella*, Jan Lauwers, Viviane de Muynck et la joyeuse bande de Needcompany répondent par des figures de liberté et de jouissance aux ersatz d'un monde abêti par le mensonge. Pris d'une allégresse imaginaire, les corps dansent, les jambes tracent les signes du cercle de la vie. Louise Peterhoff (Sister Joy), encore enfant, saute haut sur ses pieds avec ravissement [...] Jouisseyse et gourmande, Viviane De Muynck conjure quant à elle les mensonges que nous propose le monde libéral. Elle est, pour toujours, figure survivante du désir. En cela, *La Chambre d'Isabella* est, aussi, un grand spectacle politique. »

Libération • 2004 • Paris « *La chambre d'Isabella* est une pièce explosive, une aubade, un chant d'amour à l'adresse d'une femme... Isabella vaut bien un tel hommage, comme celle qui l'interprète, la follement géniale Viviane De Muynck. »

Le Nouvel Observateur • 2005 • Paris « On trouve de tout dans ce fatras héroïque qu'est "La Chambre d'Isabella". Mais on en ressort dans un état d'étrange béatitude, mélancolie et gaieté, tristesse devant la vie qui s'échappe et bonne humeur face à la vitalité de l'ouvrage. »

LE MAGAZINE BRANCHÉ LES INROCKUPTIBLES A QUALIFIÉ LA CHAMBRE D'ISABELLA DE PLUS BEAU SPECTACLE DE L'ANNÉE...

Une présentation du
Carrefour international de théâtre
dans le cadre des

Théâtres d'Ailleurs

Billetterie (1.888) 529.1996 www.carrefourtheatre.qc.ca



1248, rue Bernard Ouest
(514) 495-9944
www.theatreoutremont.ca

THÉÂTRE OUTREMONT

UN LONG DIMANCHE DE FIANÇAILLES
de Jean-Pierre Jeunet, France, 2004, 134 min. Avec Audrey Tautou, Gaspard Ulliel, Albert Dupontel, (13 ans+).
Lundi 23 mai 19 h 30

Cinéma

exCentris

HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

L'espace, le temps et le silence

Le film de Kim Ki-duk révèle le talent et la finesse d'un grand maître

LOCATAIRES (3-IRON)

Écrit et réalisé par Kim Ki-duk. Avec Jae Hee, Lee Seung-yeon, Kwon Hyuk-ho. Image: Jang Seung-beck. Montage: Kim Ki-duk. Musique: SIVIAN. Corée, 2004, 95 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le précédent long métrage du Coréen Kim Ki-duk, *Printemps, été, automne, hiver et printemps*, était une œuvre sur le temps, ou plutôt sur la vitesse à laquelle celui-ci défile dans un monastère bouddhiste flottant au milieu d'un lac. Lauréat du prix de la mise en scène à Venise l'an dernier, *Locataires*, qui semble à première vue prendre le contre-pied esthétique et thématique de son prédécesseur, poursuit pourtant une démarche voisine, centrée cette fois sur l'espace. Le temps, l'espace... décidément, le cinéma de Kim Ki-duk, 45 ans, veut nous ramener à la source de ces deux notions qui, jumelées, forment le cinéma.

L'espace est donc au cœur de ce prodigieux pas de deux entre Tae-suk (Jae Hee), un jeune golfeur qui loge temporairement chez des habitants absents, et Sun-hwa (Lee Seung-yeon), une épouse malheureuse dont il squattera la maison sans s'apercevoir qu'elle l'observe. Il est libre et passe son temps à frapper des balles avec son fer 3. Elle est prisonnière et passe ses nuits à recevoir les coups de son mari. Au détour d'un incident, ils partiront, squatteront ensemble d'autres appartements déserts, d'autres maisons vides, avant que la vie ne les rattrape —



MONGREL MEDIA

Locataires, de Kim Ki-Duk

dans un mois, dans un an, le scénario reste assez flou sur le concept du temps.

À l'inverse, l'espace que le couple investit comme des fantômes et les rituels muets auxquels il s'adonne (feuilleter les albums-photo, laver le linge sale des propriétaires absents sur le plancher de la salle de bains, réparer incognito leurs objets brisés, etc.) revêtent un caractère symbolique dont Kim Ki-duk s'abstient de dévoiler le sens. Certes, à la fin de son film, l'auteur de *L'île* et *Adresse inconnue* résume sa pensée en blanc sur fond noir: «Il est difficile de dire si le monde dans lequel nous vivons tient du songe ou de la réalité.» C'est là la seule clé d'interprétation de cette œuvre

enveloppante sur le vide et l'absence, dont le caractère un brin ésotérique continue de nous hanter longtemps après la projection.

Cela dit, *Locataires* n'est pas tant une œuvre mystérieuse que silencieuse. Rompant avec le babillage des téléviseurs, souvent allumés, ou avec les soliloques du mari que Sun-hwa va retrouver ou du geôlier qui s'acharne à briser Tae-suk, lui comme elle n'échangent pas une parole tout au long du film. À une exception près, laquelle constitue l'instant de grâce du film, tant sur le plan de l'émotion, relâchée de façon sublime, que sur celui de la mise en scène supra-aérienne de Kim Ki-duk, où se révèle le talent et la finesse d'un grand maître.

Juste une histoire

HISTOIRE(S) DU CINÉMA

Réalisation: Jean-Luc Godard. (1988-1997) Episode 1 (Toutes les histoires, Une histoire): 20, 21, 22 mai. Episode 2 (Seul le cinéma, Fatale beauté, La Monnaie de l'absolu): 23 et 24 mai. Episode 3 (Une vague nouvelle, Le Contrôle de l'univers, Les Signes parmi nous): 25 et 26 mai. Au Cinéma du Parc.

ANDRÉ LAVOIE

«Ils auraient pu s'appeler *Abat-jour; ils s'appelaient Lumière.*» C'est sur un ton monocorde et de sa voix éraillée, reconnaissable entre toutes mais pourtant inimitable, que Jean-Luc Godard nous raconte une histoire vieille de plus de cent ans, celle du cinéma. Et pourtant, la chronologie des événements est bien la dernière chose qui préoccupe le réalisateur du *Mépris*, davantage soucieux de camper son rôle de théoricien dans ce récit en trois épisodes. Et en milliers de fragments épars.

Parfois penché sur sa machine à écrire électrique ou appuyé contre sa bibliothèque à la recherche d'autres citations, comme s'il n'y en avait jamais assez à superposer, Jean-Luc Godard a plongé tête première dans un maelström d'images, parfois même celles de ses propres films, pour remonter, en zigzag, le fil du temps. Il ne faut pas craindre les détours, les virages brusques, voire les enjambées, dans ce parcours furieusement chaotique, ne retournant pas aux origines du cinéma, mais à son essence première, matérielle.

Après avoir détourné les codes narratifs, ce qui a fait sa renommée mondiale avec *À bout de souffle*, Godard s'est intéressé, de manière aussi ludique qu'appliquée, aux mutations des images, particulièrement du côté de la vi-

déo. Et alors que tant de cinéastes ne veulent qu'afficher la magie de leur cinéma, Godard, lui, en dévoile le squelette, les rouages grinçants; *Histoire(s) du cinéma* ne fait pas exception. Les extraits de films, rarement identifiés — avis aux cinéphiles zélés —, ne s'enchaînent pas mais s'entrechoquent, tandis que les sons, les voix des stars comme celles des réalisateurs admirés, dont Jean Renoir, se mélangent avec la sienne, quand celle-ci n'est pas triturée. Même chose pour la pellicule, qu'il nous montre défiler avec un certain fétichisme, illustrant à quel point l'illusion tient en peu de choses.

De son amour des actrices, d'Elisabeth Taylor à Anna Karina, à son respect pour les frères Lumière, de son dégoût face à Hollywood à celui que lui inspire toutes les horreurs de la Deuxième

Guerre mondiale, rien n'échappe au regard de Godard, nous laissant parfois en plan, subjugués jusqu'à l'hypnose, ou profondément agacés par ce cinéma de la démesure référentielle. D'ailleurs, pour présenter ce projet typiquement godardien, le critique Serge Toubiana n'a pas hésité à le comparer à une vision annonciatrice du DVD, objet fourmillant d'extraits que l'on peut recomposer à son gré.

C'est pourquoi il ne faut chercher ici aucun autre fil conducteur que Godard lui-même; on se laisse alors mener dans la plus improbable des encyclopédies du cinéma, là où Howard Hughes, par exemple, serait comme un «Méliès qui dirigerait à la fois Gallimard et la SNCF». Tout comme l'image, et pour paraphraser Godard qui serait malvenu de s'en offusquer, ce n'est pas une histoire juste. Juste une histoire.

Il ne faut chercher ici aucun autre fil conducteur que Godard lui-même

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 21 AU 27 MAI 2005

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages

★★★★★★

4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages

★★★★★★

7 à 15

dans L'AGENDA culturel

FOUILLE-MOI



♦ On n'est jamais trop curieux ♦

Cinéma



SOURCE CRISTAL FILMS

Luc Jacquet, réalisateur de *La Marche de l'empereur*: «Si le manchot empereur avait vécu au contact des hommes pendant des milliers d'années, il serait devenu un totem.»

L'homme qui n'a pas froid aux yeux

Entretien avec Luc Jacquet

ANDRÉ LAVOIE

Même ceux qui adorent l'hiver éprouveront quelques frissons pendant *La Marche de l'empereur*, le premier long métrage du cinéaste français Luc Jacquet. Or le froid mordant et la glace capricieuse de l'Antarctique n'ont pas effrayé près de 1,7 million de Français qui, depuis janvier dernier, font la fête à une colonie d'environ 700 manchots empereurs, devenus de véritables stars du cinéma.

Installé avec ses deux caméramans, Jérôme Maison et Laurent Chalet, sur une banquise à grolotter pendant des mois — le cinéaste a dû couper son séjour en deux tandis que ses collègues ont vécu au pôle Sud pendant un an —, Luc Jacquet était loin de se douter que sa passion pour cet animal allait être aussi contagieuse. Et alors que l'aventure, onéreuse, aurait pu tourner au cauchemar, ses acolytes ayant frôlé la mort, surpris par un blizzard qui ne pardonne pas, *La Marche de l'empereur* en est devenu une vers le succès. Aujourd'hui courtisé, Jacquet se souvient de toutes ces années où il a défendu ce projet à bout de bras.

Vers le mythe

Ce biologiste de formation a beau avoir une feuille de route impressionnante dans le domaine du documentaire animalier, plus d'une vingtaine de films à titre de réalisateur, d'assistant ou de directeur photo, il était un pur inconnu dans le monde impitoyable du long métrage cinéma. Lors de notre conversation téléphonique, alors qu'il était de passage à Berlin, en visite dans sa belle-famille, Luc Jacquet savourait son triomphe avec humilité, le partageant avec ses vedettes improbables vivant «dans un milieu indésirable». Et pas question pour lui de se prendre pour un Robert Flaherty, puisqu'il tourne dans des conditions autrement moins rudimentaires que celles du réalisateur de *Nanook of the North*.

Même indésirable, Jacquet a réussi à saisir la beauté de ce paysage, ainsi que les nombreux rituels de cette drôle de bête. Il qualifie sa démarche d'«impressionniste». «J'aime bien l'idée, poursuit-il, des explorateurs japonais qui voyageaient en Chine au Moyen Âge et qui racontaient les paysages chinois avec des bouquets, quelques compositions florales.» Devant le manchot empereur, sa ténacité, sa manière unique et quasi incompréhensible de se reproduire, le cinéaste se veut nettement moins «impressionniste»: «Ils sont charismatiques, ils ont une classe naturelle, c'est évident. Lorsqu'on voit les conditions dans lesquelles ils vivent, dans cet endroit où personne d'autre n'en est capable, il y a forcément une passion qui se met à germer.»

Cette passion, Luc Jacquet a voulu la communiquer à travers un point de vue anthropomorphique et un ton, adopté par les trois narrateurs, plus près de la légende fantastique que du discours scientifique. «Je ne prétends pas donner une vision objective des choses», affirme-t-il. Il voulait ardemment raconter une histoire, à commencer à ses propres enfants. «L'Antarctique n'a jamais connu

de conteurs puisqu'il n'y a jamais eu de populations humaines. Si le manchot empereur avait vécu au contact des hommes pendant des milliers d'années, il serait devenu un totem. Je me suis d'ailleurs inspiré des contes inuits et de ceux des populations africaines et sud-américaines qui vivaient en contact permanent avec les animaux; ils en ont fait des mythes.»

Par ailleurs, de la mythologie à l'électronique, il n'y a qu'un pas qu'il a franchi sans hésiter. Dans cet environnement «sans trace de culture», il n'arrivait pas à entendre une symphonie ou un air folklorique. C'est là qu'Emilie Simon (voir l'entretien dans notre édition du 7 mai 2005), avec ses ordinateurs, est entrée en scène. «Je voulais une musique qui vienne de nulle part, dans la mesure où j'étais incapable de raconter le froid et que je n'avais pas accès à la troisième dimension: c'est une gageure de montrer des banquises à perte de vue sur un écran plat.» Une gageure que lui et Simon ont remportée avec le succès que l'on sait, n'étant pas les seuls à vouloir se perdre dans cette immensité de glace et au milieu de cette colonie de manchots empereurs qui ne se doutaient pas que leurs ébats, et leurs marches, allaient faire courir bien du monde...

Sur une banquise loin de chez vous...

LA MARCHE DE L'EMPEREUR

Réal.: Luc Jacquet.
Scén.: Luc Jacquet, Michel Fessler. Avec les voix de Romane Bohringer, Charles Berling, Jules Sitruk. Image: Laurent Chalet, Jérôme Maison. Montage: Sabine Emiliani. Musique: Emilie Simon. France, 2005, 85 min.

ANDRÉ LAVOIE

Ils s'avancent sur la banquise, l'un derrière l'autre, comme des automates dont la mécanique aurait besoin d'être huilée tant leurs pas sont parfois irréguliers, hésitants. Certains trébuchent et se relèvent avec une gaucherie amusante; d'autres, à bout de force et pétris par le blizzard, n'iront pas plus loin. La marche est terminée.

Ni soldat ni esclave (sauf de la faim et du froid), pas vraiment oiseau ni tout à fait poisson, le manchot empereur règne en roi et maître sur ce territoire glacé qu'est l'Antarctique; il n'a guère de mérite puisqu'il y est pratiquement seul, à part quelques scientifiques français établis sur une base pas loin de leur colonie, et ce depuis environ 50 ans. Pour les manchots empereurs, la présence humaine n'a rien de menaçant; ils craignent davantage leurs forces déclinantes à couvrir, pendant des mois et sans man-

ger, leur progéniture, ou encore à traverser, le ventre vide, des immensités de glace pour rejoindre l'océan, le lieu où ils sont véritablement épanouis. Mais pourquoi doivent-ils se reproduire sur une terre si ingrate et si loin de leur immense jardin d'Éden aquatique?

Le réalisateur français Luc Jacquet a l'humilité d'ignorer la réponse et c'est ce mystère, mêlé à une admiration palpable, qui donne à *La Marche de l'empereur* sa beauté grandiose et cette fascination digne des plus belles légendes. Rompant à son tour — après *Microcosmos* et *Le Peuple migrateur*, entre autres — avec le côté parfois scolaire du documentaire animalier, il opte pour l'approche reconfortante du conte, ainsi que pour un point de vue anthropomorphique, décrivant, en termes simples, les joies et les périls du cycle reproduc-

teur des manchots empereurs. Et celui-ci a de quoi faire jaillir les plus incroyables métaphores: sur le froid meurtrier autant que sur l'abnégation d'un animal qui veut perpétuer son espèce.

Dans ce lieu du bout du monde, là où les icebergs sont «des colosses endormis», les morceaux de bravoure ne manquent pas. Luc Jacquet les capte de tous les points de vue, s'approchant des manchots au moment de leurs amours, les suivant dans la mer où ils nagent à la vitesse d'une torpille ou sur la glace où ils clopinent en rangs serrés. Toutes ces étapes — certains diront ce calvaire, tant ce paysage aride, où la température tombe parfois jusqu'à -80 degrés Celsius, évoque la négation même de la vie — sont racontées par trois voix, épousant respectivement celle du mâle (Charles Berling), de la femelle (Romane Bohrin-

ger) et de leur progéniture (Jules Sitruk). Ce parti pris, qui pourra agacer les tenants d'une approche narrative moins directive, donne pourtant au film, et à ses animaux, un supplément d'âme, une humanité.

Entre des rituels inscrits depuis des milliers d'années, un décor pratiquement inamovible, plongeant ses fondations dans la nuit des temps, la musique électronique d'Emilie Simon, à sa manière une sorte d'oiseau rare, ajoute à la démarche de Jacquet cette part d'étrangeté, d'insaisissable. Avec tous ces sons parfois non identifiés, la compositrice, émule de Björk et férue d'informatique, pose la dernière pierre, ou plutôt le dernier glacier!, à la magnifique cathédrale de neige de Luc Jacquet où officient, avec tant de solennité et de détermination, les manchots empereurs.

«LE MEILLEUR FILM QUÉBÉCOIS DES 20 DERNIÈRES ANNÉES!»
- Richard Courchesne, CFM

«UN VRAI COUP DE CŒUR! CHAPEAU!» - Denis Larouche, Radio-Canada
«J'AI ADORÉ! À VOIR ABSOLUMENT!»
Un film qui nous met le sourire aux lèvres pour le reste de la journée!
- Alexandre Caron, TVA

«...MICHEL CÔTÉ et ses ACOLYTES sont CRIANTS DE VÉRITÉ!»
- Caroline Dupont, Radio-Énergie

MICHEL CÔTÉ MARC-ANDRÉ GRONDIN DANIELLE PROULX

G.R.A.Z.Y.
un film de JEAN MARC VALLÉE

REPRÉSENTATION SPÉCIALE LE SAMEDI 21 MAI À 19H AU CINÉMA QUARTIER LATIN

À L'AFFICHE DÈS LE 27 MAI

VOUS AVEZ AIMÉ LE PEUPLE MIGRATEUR, VOUS TOMBEREZ SOUS LE CHARME DE

CHRISTAL FILMS PRÉSENTE

LA MARCHE DE L'EMPEREUR

Un film de LUC JACQUET

LA NATURE A INVENTÉ LA PLUS BELLE DES HISTOIRES

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ!
EX-CENTRIS 13h30 - 15h30 - 17h30 - 19h30 - 21h30

PARTOUT AU QUÉBEC DÈS LE 27 MAI

crash

PRÉSENTATION À L'AFFICHE!

ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants

À L'AFFICHE!

Brodeuses

À L'AFFICHE!